



[redacted]OENS.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



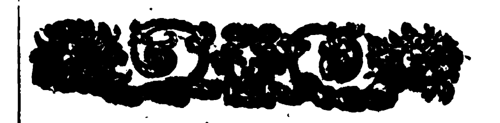
JACQUELINE
DE
BAVIERE,
Comtesse de Hainaut.

Nouvelle Historique

Par Madlle. la Roche Guilhen.



A AMSTERDAM,
Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire, dans le Beursstraat.
M. DCC. VII.



PREFACE.

SI j'avois voulu faire un Roman de la vie de Jacqueline de Baviere, j'aurois pû composer un gros volume en inventant de beaux incidents; mais il auroit falu de necessité dementir l'histoire & m'éloigner du sujet. J'ay donc mieux aimé me restraindre dans les limites d'une nouvelle historique qui ne sçauroit être inconnue à

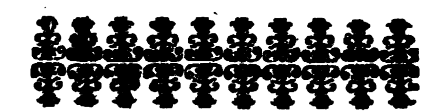
ceux qui ont la moindre intelligence des derniers siecles. Il auroit été facile pour faire briller l'ouvrage d'y inserer des Tournois, des Mascarades, des Balets & d'autres galanteries de cette nature. Mais une Princesse toûjours disgraciée, & qui ne suivoit que le cours d'une fatalité attachée à sa naissance, ne pouvoit guere songer aux plaisirs. D'ailleurs ces sortes d'amusements ont été si rebatus en tant d'endroits, qu'il m'a semblé plus à propos de m'arrêter à la simple & pure verité. Le nombre de quatre Maris dont les uns furent pris par obeïs-

obeïssance, & les autres par foiblesse, feront herisser les cheveux aux prudes; mais il faut que leur severité fasse grace à la condition malheureuse de cette Princesse, que sa mere abandonnoit, que les Papes mettoient en état de faire des fautes contre l'exacte bienséance, & que son infortune privoit de conseils raisonnables. Si elle peut être blâmée, elle doit aussi être plainte. Elle avoit mille belles qualitez, & les droits les plus legitimes à une glorieuse fortune. Tous ces avantages ne l'empêcherent pas de tomber dans les plus douloureuses calamitez,

& l'on peut voir par le nombre, & par la qualité de ses miseres, combien les honneurs, les richesses & la beauté sont des avantages fragiles.

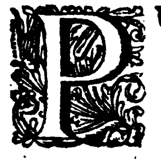


JAQUE-



JACQUELINE DE BAVIERE,

Comteſſe de Hainaut.



PUiſque la prudence ne régle pas toûjours la conduite des vieilles gens, il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'éloigne quelquefois de la jeuneſſe. Les foibleſſes d'un âge peu avancé rendent de certai-

nes fautes tolerables, & pour avoir quelques égarements, on ne fait pas abſolument divorce avec la vertu.

L'Heroïne que nous introduiſons ici étoit une Princeſſe auſſi fameuſe par ſon merite, que par ſes malheurs. Son illuſtre naiſſance, ſa beauté extraordinaire & ſon eſprit éclairé la diſtinguoient avantageuſement, entre toutes les perſonnes de ſon ſexe. A regarder ſes avantures d'un œil ſevere, on pourroit s'imaginer que ſon temperament la portoit à l'amour & à l'inconſtance; mais en examinant ſes actions de plus prés, on demeurera d'accord qu'elle étoit plus malheureuſe que criminelle.

Elle étoit fille de Guillaume de Baviere, quatriéme du nom, Comte de Hainaut, de Hollande, de Friſe, de Zelande,

lande, & de Marguerite de Bourgogne, & arriere petite fille de l'Empereur Louis. Cette grande origine & la puissance de sa maison la firent rechercher dés son enfance. Charles six, Roy de France conclut le mariage de Jean son fils, Dauphin de Viennois avec cette Princesse qui n'avoit alors que cinq ans. L'accomplissement en fut long-temps differé; mais pendant cet intervalle, elle fut regardée comme Reyne future de France. Le Roy Charles & le Comte de Hainaut étoient dans une parfaite intelligence; mais le Dauphin & son Epouse ne se connoissoient que parce qu'on prononçoit souvent leurs noms devant eux.

En attendant le temps de leur parfaite union, l'amour qui n'avoit point de part à cet en-

gagement, ne voulut pas demeurer oisif. Jean de Bourgogne Duc de Brabant qui avec un esprit des plus mediocres, avoit une ambition demesurée, vint passer quelque temps à Mons. Il étoit cousin germain de la jeune Princesse de Hainaut, & cette proximité lui donnoit un accez continuel auprés d'elle. La Comtesse de Hainaut l'aimoit, comme s'il eût été son fils, parce qu'il étoit celui de son frere, & elle auroit bien voulu que ses biens immenses destinez à sa fille n'eussent point été pour le Dauphin.

Le Duc de Brabant étoit assez bien fait, & même extrémement riche; mais son intelligence ne passoit point une mediocrité basse, & il avoit une humeur si bizarre, qu'il étoit impossible aux personnes

les plus dociles de s'en accommoder. Il ne laissa pas de devenir éperdûment amoureux de la Princesse de Hainaut; mais ces delicatesses qui plaisent & qui touchent, ne se trouverent jamais avec sa passion.

Il se passoit alors en France des choses d'une grande importance pour la maison de Bourgogne. Le Meurtre du Duc d'Orleans en fut le motif. Sa femme & ses enfants travaillerent à venger cet attentat. Le Duc de Bourgogne se deffendit mal. La Comtesse de Hainaut sa sœur étoit naturellement dans son parti, & la France qui vouloit épargner les parents de la Dauphine souhaitoit un accommodement. Le Duc de Brabant ni Jacqueline de Baviere n'étoient pas en état de s'intriguer dans ces querelles, & ils s'amusoient à des

jeux pendant qu'on ne parloit que de ſang à la Cour de Charles ſix.

Quoy que le jeune Duc de Brabant aimât la Princeſſe de Hainaut autant qu'il en étoit capable, elle ne put jamais l'eſtimer. Tous ſes pas lui deplaiſoient, & il paroiſſoit une certaine ſtupidité dans les actions de ce Prince, qu'elle ne pouvoit ſuporter. On ne lui donnoit point d'autre titre que celui de Dauphine. Elle recevoit tous les honneurs dûs à la femme de l'Heritier preſomptif d'un puiſſant Royaume ; & ſes belles qualitez répondoient admirablement bien à toute cette gloire.

Le Comte de Hainaut qui étoit clairvoyant, s'aperceut de l'amour du Duc de Brabant. Ces jeunes perſonnes qui ſelon toutes les aparences

ne ſont pas nées l'une pour l'autre, dit-il un jour à ſa femme, pourroient à la fin ſe vouloir trop de bien ; & je vous prie, Madame, d'y mettre ordre, avant que le mal ſoit plus grand. Vous voyez, repondit la Comteſſe, des choſes qui ne m'ont point encore paru. Voudriez-vous que des enfants qui ſont proches parents ſe regardaſſent avec indifference ? Croyez-moy, reprit-il, ces ſortes de preoccupations menent plus loin que vous ne penſez. Vôtre fille n'eſt plus à vous, ni à moi, ni à elle-même. Je me repoſe ſur vôtre ſageſſe du ſoin de ſa conduite. Faites, je vous conjure, qu'elle ne me donne point de chagrin. Mais, Monſieur, repliqua-t-elle, que voulez-vous que je faſſe, & que puis-je dire à deux innocentes crea-

tures qui ne m'entendront point ? Vous les croyez plus ſimples qu'elles ne le ſont, pourſuivit le Comte. Quoy que le Duc de Brabant, n'ait pas l'eſprit brillant, il eſt ſuſceptible d'amour. Ma fille a déja trop de raiſon, & je ſerois au deſeſpoir que quelqu'un lui inſpirât des ſentiments qu'elle ne doit avoir que pour le Dauphin. Vôtre prevoyance me paroît fort extraordinaire, repondit la Comteſſe. Pour vous ſatisfaire je compteray les pas de ma fille & de mon neveu; mais en verité je ne voudrois pas qu'on pût vous ſoupçonner de cette defience. Faites toûjours ce que je ſouhaite, pourſuivit le Comte de Hainaut, & ne vous mettez pas en peine de ce que l'on penſera de ma bizarrerie.

Aprés cet entretien, la Comteſſe

tesse entra dans la chambre de la Dauphine qu'on habilloit. Elle étoit ce jour-là d'une beauté surnaturelle, & le Duc de Brabant la regardoit avec tant d'aplication, qu'il s'aperceut à peine de l'arrivée de la Comtesse de Hainaut. Vous étes bien reveur, Monsieur le Duc, lui dit-elle. Avez-vous quelque importante leçon à mediter, ou vos Maîtres vous ont-ils donné Madame la Dauphine à étudier? Je trouve mieux mon compte à regarder ses charmes, reprit-il, qu'à faire de mauvais themes, & sur ce chapitre mon cœur est toûjours d'accord avec mes yeux. Comme vous ne devez pas la voir éternellement, répondit la Comtesse, surprise de cette reponse, je vous conseillerois de vous accoûtumer de bonne heure à son absence: &

il n'y à guere d'aparence que vous la suiviez à Paris. Si elle y va sans moi ajoûta le Duc, il faudra donc que je meure. Pourquoi, Madame, pourquoi la promettiez-vous à ce Dauphin qui ne la connoît point, & qui ne l'aimera peut-être jamais autant que je l'aime? Vôtre petite folie peut devenir bien grande, repliqua la Comtesse, vous n'irez point en France. Il faut de necessité que vous demeuriez dans vos Etats. Ah! j'y iray trés certainement, s'écria-t-il, quand ce ne seroit que pour faire la guerre au Dauphin. Il sortit à ces mots. La Comtesse de Haihaut vit bien que son Epoux avoit eu raison, & que le Duc de Brabant étoit fort amoureux. Le Duc de Brabant vous plaît-il autant que vous lui plaisez, dit-elle à la Dauphine:

phine : & consentiriez-vous qu'il prît les armes contre vôtre mari ? Mais, Madame, répondit-elle en riant, je l'aime comme un Prince de vôtre sang, & que je sçay qui vous est cher ; mais comme je hay la guerre, s'il la faisoit jamais à quelqu'un ce seroit contre mon intention. Ne le mal-traitez point, ajoûta la Comtesse ; mais ne vous engagez pas trop tendrement avec lui. Je vous obeïray sans peine, repartit la jeune Princesse, & je n'ay rien senti jusques icy qui soit opposé à mon devoir. Aprés cette conversation, la Comtesse de Hainaut convaincue de la verité, ne voulut pas dire à son mari qu'il avoit si bien deviné.

La Dauphine qui croissoit, devenoit si charmante, & si spirituelle qu'on ne pouvoit la re-

regarder ſans amour, celui du Duc de Brabant augmentoit par la preſence continuelle d'un objet ſi aimable; mais ſon eſprit naturellement desagreable ſervoit mal ſes jeunes deſirs auprés d'une Princeſſe vive & delicate. Il parloit beaucoup & il s'exprimoit mal. Sa preſomption étoit exceſſive & l'on voyoit en luy quelque choſe d'altier & d'infiniment rebutant.

Le Comte de Hainaut qui avoit fait convenir ſa femme de la preoccupation du Duc de Brabant, & qui voyoit aprocher le terme où ſa fille devoit être miſe avec le Dauphin, crut qu'il étoit à propos d'éloigner Jean de Bourgogne: il le fit donc rapeller chez lui, & l'on ne vit jamais tant d'extravagances qu'en fit ce jeune Amant. Il pleura, il ſe fit, s'il

s'il faut dire, entrainer de Mons. Sa furie alla jusques aux menaces. La Comtesse qui étoit sensible pour les siens en eut de la douleur. La Dauphine parut fort moderée, & l'on vit bien qu'elle ne simpatisoit point avec son cousin.

Les demêlez du Duc de Bourgogne & des Princes d'Orleans ne finissoient point. Le crime du premier faisoit horreur, & le juste ressentiment des autres donnoit de la compassion. Le Roy de France qui vouloit menager l'offenseur & les offensez negligeoit la vengeance de son frere, & amusoit ses neveux par un vain espoir.

Enfin le temps de mener la Dauphine à son mary arriva. Le Comte & la Comtesse de Hainaut qui avoient les inclinations magnifiques lui don-

ne-

nerent, un équipage ſuperbe : & la Princeſſe ſur le point de paroître à la Cour du monde la plus ſomptueuſe & la plus polie ne negligea rien de ce qui pouvoit aider à ſa beauté. On avoit mis à ſon ſervice pluſieurs filles de qualité choiſies entre les mieux faites. Vendegre étoit ſa favorite, & elle n'ignoroit rien des penſées de la Princeſſe. He bien ! Madame, lui diſoit-elle, quelques jours avant leur depart, vous verrez donc le Dauphin de Viennois dans peu de temps, & le pauvre Duc de Brabant n'a plus qu'à ſe deſeſperer. Il n'eſt pas d'un temperament ſi furieux, Vendegre, répondit la Dauphine : & par la connoiſſance que j'ay de la trempe de ſon eſprit, je ſuis perſuadée que des objets nouveaux diſſiperont ſes premieres idées, & qu'il

qu'il demeurera fort tranquille. Un peu d'abſence le guerira d'un mal d'habitude, & je t'aſſeure qu'il ne penſe déja plus à moy. Je ne ſuis point de vôtre opinion, Madame, répondit Vendegre, j'ay une telle paſſion pour vos interêts, que tous ceux qui vous aiment me vont au cœur. Je voudrois pour te recompenſer de ces bons mouvements, interrompit agreablement la Dauphine, que tu fuſſes maîtreſſe ſouveraine de celuy du Duc de Brabant, & je te verrois avec plaiſir partager ſon rang & ſa fortune. Vendegre rougit aſſez alors, pour perſuader à la Dauphine que le ſouhait luy plaiſoit; mais feignant que c'étoit de honte, vous vous moquez donc de moy, Madame, repartit-elle, & l'excez de mon zele m'attire de la confuſion.

Je

Je ſçay bien mieux régler mes penſées, & les Vendegres n'ont pas des chaines aſſez illuſtres pour des Ducs de Brabant. He bien! folle, continua la Dauphine, fâchez vous, ſi vous voulez. Il n'en eſt pas moins vray que je voudrois vous voir en même temps devenir ma parente, & une grande Princeſſe; & moi, Madame, ajoûta Vendegre, je ſouhaite que vôtre Dauphin vous rende la plus heureuſe perſonne de l'Univers, comme vous êtes la plus accomplie.

Enfin le Comte & la Comteſſe de Hainaut conduiſirent leur fille à Compiegne, où Monſieur le Dauphin les attendoit. L'entreveue de ces deux jeunes perſonnes ne fût pas fort pleine de feu; mais il ne parut rien qui tendît à l'indifference. Le Prince étoit fort aimable,

ble, & la Princesse avoit des charmes infinis. La Reyne de France les receut à Senlis où elle étoit accompagnée du Duc de Touraine son fils, du Duc de Bretagne, & de plusieurs autres Princes. La joye des deux partis fut solemnisée par mille galanteries, qui divertirent extrémement la Dauphine. La Reine & la Comtesse de Hainaut se rendirent des honneurs reciproques. Aprés avoir donné plusieurs jours aux plaisirs, la Reine reprit le chemin de Paris, & le Dauphin avec son Epouse & la Comtesse de Hainaut celui de Compiegne. Le Comte de Hainaut fut à Paris pour régler de grandes affaires; mais on lui mit des soupçons dans l'esprit qui l'obligerent à en partir secretement. Etant en quelque façon

maître de la personne du Dauphin, il marchoit vers Compiegne dans l'esperance de parvenir à toutes ses fins; mais trop de malheurs menaçoient les maisons de France & de Hainaut: & en arrivant, il trouva le Dauphin à l'extremité d'un abscez dans la gorge qui en le suffoquant tout d'un coup termina sa vie, & mille desseins importans qui étoient fondez dessus. Le deuil fut grand & douloureux. La Dauphine au lieu d'aller à Paris retourna à Mons avec sa mere, & cette mort precipitée étonna toute l'Europe. On crut que le poison y avoit eu plus de part que l'abscez; mais c'étoit de simples opinions, & on ne pouvoit rien decider de positif sur des conjectures sans preuves.

La fortune qui avoit choisi Jacqueline de Baviere pour la ren-

rendre un exemple memorable de ses caprices, ajoûta à ce premier malheur une atteinte encore plus cruelle. Le Comte de Hainaut sensiblement affligé de la perte du Dauphin fut passer quelque temps au Chateau de Bouchain pour dissiper son chagrin dans la solitude. Il y mourut en peu de jours, & la Comtesse demeura veuve aussi bien que sa fille. Cette jeune Princesse uniquement & legitimement Heritiere des biens de sa maison, voulut prendre possession de ce que ses justes droits lui donnoient; mais elle trouva un rigoureux Persecuteur en la personne de Jean de Baviere Evêque de Liege, frere de son pere, sous pretexte d'un partage deraisonnable de la succession du Duc Aubert leur pere. Il quitta la crosse pour declarer la

guerre à sa niece, & épousa la Duchesse de Luxembourg, veuve d'Anthoine Duc de Brabant, frere du Duc de Bourgogne. Ces embaras n'étoient pas petits pour des femmes. Il leur falloit un chef, & la Comtesse de Hainaut songea d'abord à remarier sa fille. Elle avoit toûjours tendrement aimé le Duc de Brabant. Elle sçavoit que les premieres inclinations de ce Prince avoient été pour la Dauphine. Il avoit un grand nom, une grande fortune. Il étoit de son sang. Son conseil pour lui plaire aplaudit à ce dessein; & quand elle n'y vit plus de difficulté que du côte de sa fille, elle travailla à l'y resoudre par tout ce qu'on peut imaginer de plus flateur.

Vous voyez, lui disoit-elle, en quel abîme d'inquietudes l'E-

l'Evêque de Liege nous plonge. Nous allons être malheureuses : & peut-être accablées. Libre par la mort du Dauphin, vous pouvez choisir un autre Epoux, & si vous voulez m'obliger, ce sera le Duc de Brabant. L'envie de vous obeïr m'est fort naturelle, répondit la Princesse ; mais, Madame, quel secours esperez-vous d'un homme de son âge ? Sa raison n'est pas plus avancée, & j'avoue que je tiendrois nos affaires en mauvais chemin sous une conduite si peu experimentée. D'ailleurs, Madame, nous sommes si proches parents qu'il faudroit une authorité de l'Eglise. Est-il absolument necessaire que je me marie ? Le Dauphin & mon pere ont à peine les yeux fermez. Nos larmes coulent encore, & vous pensez à des nô-

ces. Ma fille, repartit la Comtesse, ce que vous dites est plein d'esprit ; mais il n'est peut-être pas si prudent que vous pensez. Nos avis suffiront au Duc de Brabant. Moins il sera éclairé, & plus il dependra de nous. Jugez par l'Evêque de Liege, s'il fait bon avoir à faire à des Princes fiers & entreprenants.... Mais, Madame, interrompit la Princesse, si vous me permettez de m'expliquer avec franchise, je vous diray que c'est une triste condition d'être liée pour toute sa vie avec un homme presque imbecille, qui ne peut agir par lui-même, & qu'on sçait cependant fort attaché à ses passions. En verité la confusion & le mal tomberoient sur moy ; & je vous conjure de ne point contraindre ma soumission. Vous étes offençante,
Ma-

Madame, ajoûta la Comtesse en pleurant. Quoy ! parce que le Duc de Brabant vous a beaucoup aimée, parce qu'il vous a plus montré sa tendresse que sa vivacité, vous le traitez s'il faut le dire, de bête ; & il n'y a rien d'injurieux que vous ne pensiez de lui. Est-ce être si stupide que de connoître ce que vous valez ? Ayez un peu plus de reconnoissance pour ses premiers feux : & songez moins aux bonnes qualitez que vous pretendez qui lui manquent. L'Eglise ne doit point vous faire de peine. On peut la rendre traitable sans de grands efforts : & nous avons un million d'exemples de semblables mariages. Alors elle embrassa sa fille qui haussa les épaules, jugeant bien qu'il falloit contenter une mere obstinée, & s'abandonner à son entêtement.

La Comteſſe ne la vit pas plûtôt rendue, qu'elle prit ſes meſures du côté du Duc de Brabant. Comme il aimoit encore autant qu'il en étoit capable, il fut ravi de ce qu'on lui offroit un bien qu'il avoit tant ſouhaité. On prepara toutes choſes à Mons pour le recevoir : & la jeune Princeſſe s'y diſpoſa, voyant bien qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire autrement, à moins que de ſe brouiller pour jamais avec ſa mere. Vendegre qui avoit tant plaint le Duc de Brabant, quand on mena Jacqueline de Baviere au Dauphin, ne paroiſſoit pas aſſez gaïe au gré de la Princeſſe, lors que leur mariage fut arrêté. Quoy ! Vendegre, lui dit-elle, vous ne vous rejouïſſez point de ce que j'épouſe vôtre bon ami, & aprés avoir tant parlé en ſa faveur

vous êtes aussi triste aujourd'hui que vous l'étiez, lors que je fus trouver le Dauphin. Je prends cependant beaucoup de part à sa bonne fortune, répondit Vendegre; mais vous, Madame, seriez-vous bien aise à present de me trouver dans son cœur? J'avoue, repartit la Princesse, que je ne voudrois pas qu'il en aimât une autre, puis qu'il doit être mon mari: & je ne lui crois pas le cœur assez grand, ajoûta-t-elle, en souriant, pour devoir être d'un grand prix; lors qu'il seroit partagé. Vous le meritez sans doute tout entier, répondit Vendegre, & je suis persuadée que vous le posséderez uniquement. Voyez, Madame, combien j'avois raison de parler pour lui, puis que le ciel vous le destinoit. Je vous en feray remercier par

lui-même, continua la Princesse: & je dois lui témoigner combien vous étes dans ses interêts.

Le Duc de Brabant fit paroître une joye immoderée en arrivant à Mons. Il étoit jeune & bien fait. La magnificence étoit répandue dans toute sa maison: & on ne s'arrêta pas alors aux deffauts d'une humeur que le plaisir embelissoit. Dés qu'il fut à Mons, la Comtesse de Hainaut fit celebrer ce mariage qu'elle avoit si ardemment souhaité. Il s'y trouva quantité de Seigneurs, & d'illustre Noblesse. Jamais la Duchesse de Brabant n'avoit paru si charmante, quoy que son cœur eût repugné à cet engagement: & le Duc eut sujet d'oublier les peines qu'il avoit souffertes en aimant sans espoir.

Aprés la fête, on travailla à l'accommodement de l'oncle &

de la niece. Ceux qui furent chargez de cette negociation n'agirent pas inutilement. La paix qui fut conclue ne promettoit que du repos; mais les plus belles esperances n'ont pas toûjours de bons succez.

Pendant que le Duc de Brabant avoit été éloigné de sa cousine, Beghe qui tenoit un rang considerable auprés de lui se rendit absolument maître de son esprit, & le gouverna de telle maniere, qu'il ne faisoit pas une demarche sans ses avis. Comme il connoissoit le genie élevé de la Duchesse, la crainte de perdre un credit absolu s'empara de son ame, & se menageant avec une fine dissimulation, en rendant de profonds respects à cette Princesse, il ne laissa pas d'insinuer au Duc qu'il étoit dangereux de la croire trop: que les femmes habi-

les & hardies se donnoient d'étranges licences, & qu'il seroit honteux, ou plûtôt infâme à un Prince tel que lui de pousser la defference trop loin. Les foiblesses du Duc de Brabant n'étoient pas exemptes d'orgueil. Beghe le sçavoit bien, & son artifice ne manqua pas de reüssir. Le Duc parut opiniâtrement opposé à la premiere chose que la Duchesse lui proposa; mais, Monsieur, lui dit-elle, étonnée & chagrine d'une fierte à laquelle son esprit n'étoit point preparé, il faut que vous soyez aveugle de ne point voir la necessité d'une affaire qui peut nous en attirer de trés-fâcheuses, si elle est négligée ; & si vous avez les yeux mauvais, vous devez vous en raporter à de meilleurs. Moi, reprit-il séchement, je ne crois pas que les

miens manquent de lumiere : & il me semble, Madame, que ce n'est point du tout à vous à me donner des loix. Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, plus surprise qu'auparavant, qui vous a apris ce langage ? Nos interêts doivent-ils presentement être separez, & ne devons-nous pas vouloir les mêmes choses ? Une femme fait-elle des fautes, quand elle veut épargner des traverses à son mary ? Oui, Madame, reprit-il encore plus aigrement : & les femmes ne doivent se mêler que de ce qui est de leur portée. Je vois si peu de choses de la vôtre, repliqua-t-elle avec indignation, que si par malheur vous étes nôtre guide, il est indubitable que nous ne prendrons pas le bon chemin. A ces mots elle sortit outrée de douleur, & fut apren-
 dre

dre à sa mere ce qui se venoit de passer. La Comtesse de Hainaut indulgente avec excez pour un gendre qu'elle avoit choisi, adoucit la Duchesse autant qu'il lui fut possible, l'assurant que le Duc reviendroit de lui-même. & en effet, à peine lui eut-elle parlé, qu'il fit tout ce que l'on voulut.

Cela n'ôta point à la Duchesse le chagrin de se voir associée à un Prince si plein de deffauts. Elle s'en plaignit à Vendegre, croyant qu'elle entroit dans tous ses sentiments; mais la perfide en avoit d'une bien autre nature: & même depuis long-temps, elle se croyoit assez belle pour pouvoir donner de l'amour à un homme qui paroissoit déja degoûté d'une fortune que tous les autres hommes du monde auroient enviée: & menageant la confi-

dence de ſa Maîtreſſe à deſſein d'en profiter, elle fit auprés d'elle le perſonnage que Beghe faiſoit auprés du Duc. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais aſſez travailler à vous plaire, Madame, lui diſoit-elle, ravie de voir la diſcorde prête à ſe dechaîner à Mons. Vous n'êtes point faite pour les refus injurieux. Quoy ! le Prince qui doit s'eſtimer ſi heureux de vous poſſeder montre déja qu'il veut être le maître. Bon Dieü! Madame, dans quel cœur m'avez vous ſouhaitée, & quel regne feroit le mien, puis que le vôtre dure ſi peu? Servez vous de vôtre eſprit & de vôtre courage dans un commencement ſi dangereux. C'eſt à preſent que vous devez bien établir vos droits, ſi vous n'avez envie d'être oprimée, & quand vôtre Epoux aura des deſſe-

defferences pour vous, on l'en a trop payé en vous donnant à lui. La Duchesse soupiroit en écoutant Vendegre, qui meditoit pendant ce discours une horrible méchanceté. Elle avoit de l'amour pour le Duc de Brabant, & comme elle l'examinoit toûjours, il ne lui avoit pas été difficile de connoître que Beghe gouvernoit absolument ce Prince insensé. Vous étes, disoit-elle, un jour à ce Favori, qui lui comptoit quelques douceurs, hors de vôtre centre ordinaire. Le soin de plaire au Prince vous doit incessamment occuper, & vous vous amusez à me dire que je suis belle. Ne derobez point de precieux moments à vôtre ambition, & ne donnez pas tant de matiere à la mienne. Je puis servir mon Maître, repartit Beghe, & rendre des hom-

hommages à une Maîtresse : & si vous vouliez être la mienne ! Moy, interrompit-elle, quand je vous promettrois beaucoup, je ne vous tiendrois peut-être rien. Ne connoissez-vous pas les femmes ? Quelques-unes, repartit Beghe ; mais j'avoue qu'il y en a d'incomprehensibles : par exemple, nôtre Princesse na-t-elle pas un de ces esprits ingenieux capable de faire tout ce qu'elle veut, & quelqu'un sur la terre, sans excepter même son mari ; pourroit-il se venter de penetrer ses intentions ? Oui ! je m'en venteray, repartit Vendegre, & je dirai positivement qu'elle hait, qu'elle meprise, ou plûtôt qu'elle deteste le Duc de Brabant. Ne vous amusez point à debiter des fleurettes, ajoûta-t-elle en riant, faites vôtre profit de ce que je vous dis.

dis. Menagez mon indiscretion ; & ne m'ôtez pas la bonne opinion que j'ay de vous. Beghe aprés avoir remercié cette ſcelerate, courut auprés du Duc de Brabant, qui n'avoit ni eſprit ni delicateſſe, & dont l'amour avoit été plûtôt un caprice que l'effet d'un juſte diſcernement. Beghe lui fit croire tout ce qu'il voulut, & le Prince ſtupide ſuivant les inſpirations d'un homme pernicieux crut que la Ducheſſe le vouloit rendre meprisable pour regner ſeule, qu'elle n'avoit déja que trop d'authorité & qu'il ſeroit neceſſaire de s'aſſeurer de quelqu'un qui pût bien examiner ſes demarches. Enſuite il propoſa Vendegre qui étoit entrée d'elle-même à cœur ouvert dans les interêts du Duc. Exagerant la beauté, le zele &

l'eſprit de cette fille, il laiſſa l'entiere diſpoſition de toute l'affaire à Beghe, & quelques moments aprés trouvant Vendegre à ſon paſſage, il la regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit fait juſques alors. Elle étoit belle, jeune, douce, pleine du deſir de lui plaire, & l'arrêtant avec aſſez d'émotion; Où allez-vous, Mademoiſelle, lui dit-il? Que fait vôtre Maîtreſſe? Elle eſt chez la Comteſſe de Hainaut, reprit-elle, & je vais lui rendre compte de quelque choſe qu'elle m'a commandé. Differez un moment, répondit le Duc, & m'écoutez, je vous conjure. Comme je dois vous obeïr, repartit-elle, je ſuis prête à faire ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Ce n'eſt pas ſur ce ton que je le veux prendre avec vous, repliqua le Duc;

& quand on eſt auſſi charmante que vous l'étes, on ne doit recevoir des loix que de ſa beauté. Vous étes bien flateur, & bien dangereux tout enſemble, Monſieur, ajoûta Vendegre, en baiſſant les yeux: & pour peu que j'euſſe de panchant à l'orgueil, vous m'en donneriez infiniment. Mais loin de me laiſſer eblouïr par de ſi agreables paroles en les écoutant ſans folie, je les recevray avec reſpect. Croyez-vous, pourſuivit le Duc de Brabant, que je ſois artificieux & diſſimulé? On me fait paſſer dans le monde pour un homme incapable de fineſſe: & la Princeſſe que vous ſervez vous peut donner des opinions de moy qui vous empêcheront de me craindre. Je ne fais guere de jugement ſur le raport des autres, reprit Vendegre: & celui

de

de mes yeux & de ma raison est toûjours le plus seur pour moy. He bien! continua-t-il, vôtre raison & vos yeux doivent vous asseurer que je vous aime passionnément, & que vous ne devez point douter de ma bonne foy. Ce seroit un prodige & une injustice en même temps, repartit Vendegre. Vous ne devez aimer que la Princesse: & si ses charmes ne vous arrêtent pas, il n'y a point dans le monde de force qui le puisse faire. Je sens bien mieux ce que je vous dis, repondit le Duc, que je ne connois peut-être ce que je dois faire. Je vous aime de toute mon ame. Reparez par un peu de bonté le mépris injurieux que la Duchesse de Brabant a pour moy.

Quoy que Vendegre se vît arrivée au point qu'elle desiroit, elle

elle ne crut pas devoir prendre le Duc au mot pour s'asseurer de sa conquête. Il étoit necessaire d'affecter un peu d'incredulité, & elle alloit pousser sa destinée aparente bien loin, lors que la Princesse arriva. Comme elle n'avoit aucun soupçon contre Vendegre, & que la Comtesse de Hainaut la venoit encore recemment d'asseurer que le Duc n'avoit point de mauvaises intentions, elle les aborda d'un visage riant. Je suis bien aise, Monsieur, dit-elle à son Epoux, que vous vous entreteniez avec une fille qui m'est affectionnée. C'est une marque que vous ne me haïssez pas. Elle vous parloit sans doute de moy. Il est juste que je vous parle d'elle à mon tour, & que je vous asseure qu'elle étoit dans vos interêts avec un zele ardent dés
vôtre

vôtre premier voyage de Mons.
Ces paroles firent rougir Vendegre qui trahissoit une personne dont la bonté lui étoit si favorable : & quelque hardis que fussent ses yeux, ils ne purent soûtenir les regards de la Duchesse. Elle les baissa donc, & le Duc eut toûjours les siens attachez sur cette infidelle. Puis que vous me donnez occasion de paroître reconnoissant, Madame, dit-il à son Epouse, je vous prie de considerer Mademoiselle Vendegre plus que vous n'avez encore fait, & de payer par vos bons traitements une partie des obligations que je lui ai. Je vous obeïrai de bon cœur, repartit la Princesse, & mon inclination jointe au desir de vous obliger ne rendra pas Vendegre malheureuse.

Pendant un discours si flateur,

teur, cette artificieuſe perſonne avalloit à longs traits un agreable poiſon. Le Prince remena la Princeſſe dans ſon apartement où il demeura peu, & courant chercher Beghe; Sçavez vous bien, lui, dit-il, que vous m'avez apris à connoître une merveille que mes yeux avoient negligée? Si je fais une faute en la trouvant trop aimable, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Beghe qui ſouhaitoit fortement que le cœur du Duc ſe remplît de quelque choſe qui l'éloignât de ſes premieres ardeurs, venta avec exageration tout ce que Vendegre avoit de beau; & les avances obligeantes qu'elle venoit de faire c'étoit le vray moyen de ruïner le credit de la Ducheſſe de Brabant, & d'aſſeurer le ſien. Vous n'étes pas le ſeul, Monſieur, répon-

pondit-il, qui trouve Vendegre charmante. J'admire sa beauté, & il y a quelque chose de si engageant dans l'inclination naturelle qui l'alie à vos interêts, que je ne puis m'empêcher de vous porter envie, quoy que vous soyez mon Maître & mon Bienfaicteur. N'allez pas en devenir amoureux, repartit le Duc au plûtôt. Ne le soyez point, s'il est possible, songez seulement à être mon agent. Mais, Monsieur, ajoûta Beghe en souriant, comment pourrois-je faire ce que vous dites? Si vous aviez de l'amour pour Vendegre, vous me rendriez si malheureux en l'aimant, continua le Duc, que vous me deffendrez contre vous même. Je vous obeïray, Monsieur, repliqua le scelerat, & du côté de Vendegre vous ne devez rien craindre, puis que l'hon-

neur d'être aimée d'un Prince tel que vous surmontera toutes sortes de difficultez.

Voila dans quelles dispositions toutes ces personnes étoient. Le Duc devint si amoureux de Vendegre qu'elle en perdit la modestie, & s'il faut dire la raison. Beghe la menageoit si adroitement, qu'on ne penetroit point ce mistere : & toute habille qu'étoit la Duchesse, il lui fut long temps inconnu. Le Duc lui faisoit des presents magnifiques ; mais par les conseils de Beghe c'étoit la Princesse qui les lui donnoit, afin de l'amuser en gratifiant une de ses creatures. On peut dire qu'étant aveugle alors, elle couroit à sa ruïne. Vendegre, faisoit la fiere, quand sa Maîtresse la combloit des bienfaits du Duc. Tout cela ne me touche point, Madame, lui

lui disoit-elle, s'il ne vous rend justice jusques à paroître vôtre esclave. Je n'en demande pas tant que vous, Vendegre, poursuivit la Princesse : & je me contenteray, pourveu que nous soyons égaux en tendresse, en pouvoir & en defference. Au reste, s'il vous fait du bien à cause de moi, c'est une marque qu'il considere ce que j'aime, & qu'il veut m'obliger.

La Duchesse de Brabant s'abusoit de cette maniere, & Beghe qui voyoit augmenter son pouvoir par le moyen de Vendegre, le voulut étendre si loin, que tout ce qu'il y avoit de personnes considerables à Mons en murmurerent, & crurent qu'il étoit necessaire d'abaisser un homme orgueilleux que la nonchalance du Duc de Brabant avoit déja laissé

 mon-

monter trop haut. Entre ceux-là Evrard fils naturel du Comte de Hainaut parut un des plus irritez. Il avoit des intelligences ſecretes qui ne lui permettoient point de douter que Beghe n'eût deſſein d'aſſujetir les deux Princeſſes ſous une dependence fâcheuſe : & ne pouvant ſouffrir un attentat ſi injurieux à la memoire du Comte de Hainaut, il reſolut de mettre un obſtacle puiſſant à la vanité de Beghe, qui enivré de ſes grandeurs le laiſſa imprudemment agir.

Le Comte de Hainaut avoit parfaitement bien fait élever Evrard, & il lui laiſſa de grands biens en mourant : ainſi il étoit en état de ſe faire craindre, ayant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de courage. Comme il avoit une averſion pour les injuſtices, ce qui marquoit la bonté
de

de ſon cœur, il ne put ſuporter long-temps l'inſolence de Beghe, & la foibleſſe du Duc de Brabant. En parler à ce Prince c'eût été l'attaquer par ſes endroits ſenſibles. S'adreſſer à la Comteſſe de Hainaut c'étoit battre l'air en vain, & le plus ſeur lui paroiſſoit d'aller droit à la Ducheſſe de Brabant de laquelle il étoit aimé, & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Madame, lui dit-il, je ſuis au deſeſpoir d'être obligé de vous donner de l'inquietude; mais ſi je ne me determine pas à vous faire un petit mal, vous en ſouffrirez peut-être de plus grands. La facilité du Duc de Brabant a conduit Beghe à un point d'inſolence qu'il ſemble que tout lui doive être ſoumis. On m'avertit inceſſamment qu'il s'ingere de decider dans les affaires

les plus importantes. Vous ſerez bientôt ſon eſclave : il veut ruïner vôtre Peuple pour s'enrichir. Madame la Comteſſe de Hainaut ne s'opoſe point à des negligences qui peuvent être ſuivies d'un terrible deſordre : & à moins que vous n'agiſſiez, un miſerable va nous donner des loix. Mon frere, répondit la Princeſſe, vous m'obligez ſenſiblement de me parler comme vous faites : & j'ay aſſez de confiance en vôtre amitié pour lui abandonner mes interêts. Si le Duc de Brabant étoit raiſonnable, il les prefereroit à ſes plaiſirs ; mais pour mon malheur le ciel m'a liée à un homme qui ne connoît ni ce qui lui eſt propre, ni ce qu'il me doit. Je hay Beghe, il faut vous l'avouer : ſa conduite, ſa perſonne, ſa fierté & ſes reſpects même, tout m'en

m'en deplaît. Je ſçay qu'il inſpire ſon maître : & cette foible tête ſuſceptible de mille baſſeſſes, le croit comme un oracle. On ne doute que de ce que je dis : & il ſemble qu'un charme malheureux me prive du pouvoir que je devrois conſerver ſur l'eſprit de mon Epoux. Nous languirons dans cette miſere : & lors que je ſuis infiniment à plaindre, il y a peut-être des gens qui ont la cruauté de me blamer. Ma mere eſt ſi prevenue des perfections imaginaires de ſon neveu, qu'elle le croit incapable de manquer. Que ferai-je donc ; & à qui m'adreſſeray-je pour me conſoler, ou pour me ſecourir ? A moy, Madame, reprit Evrard, pour faire l'un & l'autre. Il y a long-temps que je me blâme de ne vous avoir pas plûtôt ſervie. Il faut

ſe defaire de Beghe. He! de quelle maniere, interrompit la Princeſſe ? c'eſt mon affaire, Madame, pourſuivit Evrard. Ah! mon frere, s'écria la Ducheſſe, je vous conjure de ne rien faire par la violence. Quoy que je n'aime pas Beghe; j'aime encore moins les crimes : & s'il nous eſt legitimement permis d'être ſes juges, il nous eſt deffendu d'être ſes bourreaux. Et lui eſt-il permis d'être un perfide & un ambitieux, reprit l'irrité Evrard? Non, Madame, non, vous étes trop indulgente. On n'abuſe point impunément d'une bonté comme la vôtre. Alors craignant que la douceur de la Princeſſe ne s'opoſât trop fortement à ſes desſeins, il ſortit pour les executer.

Le Duc de Brabant étoit allé à la chaſſe, & pendant cette abſence favorable, Evrard fut trou-

trouver Beghe qui nonchalamment étendu sur son lit meditoit peut-être de nouvelles perfidies. Evrard le regarda dans cette posture paresseuse avec beaucoup de mepris. Le Bailly de Hainaut étoit auprés de lui, comme un homme qui rampe. Vous faites un beau personnage, lui dit Evrard. Beghe est indigne de tant de soumissions : & vous meriteriez en flatant son orgueil un sort pareil au sien. Alors ce jeune emporté qui étoit suivi de cinq ou six determinez, fit percer Beghe de plusieurs coups qui lui ôterent en même temps la parole & la vie. Le Baillif étonné de cette prompte expedition, perdit presque le jugement, craignant qu'on ne lui en fît autant: & bien loin de s'oposer à la fuite de ceux qui venoient de donner la mort à Beghe, il la leur fa-

cilita par la sienne.

Le Duc de Brabant aprenant à son retour ce qui se venoit de passer, fulmina contre Evrard, & menaça tout le monde. La Comtesse de Hainaut toûjours disposée à favoriser son gendre condamna hautement cette action violente, & la Duchesse de Brabant en étoit si éperdue, qu'elle paroissoit immobile. Est-ce vous, Madame, lui dit son mari, qui m'avez fait priver d'un serviteur fidelle? Et me trouviez-vous trop heureux de pouvoir compter sur son affection? Son meurtrier ne trouvera point d'azile contre mon juste ressentiment. Quoy! sacrifier ceux que j'aime jusques dans ma maison! He! que me fera-t-on à moy même? Tout est ici plein d'ennemis; & si je respire encore c'est par une pro-

protection du ciel toute particuliere. Je vous laisse parler, Monsieur, répondit enfin la Princesse, parce que vôtre colere est un torrent au quel il seroit inutile de s'oposer. Beghe est mort : j'en ay du deplaisir, parce que je deteste la cruauté ; mais plût au ciel qu'il n'eût jamais vêcu : & que son esprit pestiferé se fût moins fait connoître en Hainaut. Ce n'est point de ma main, ni par mon ordre qu'il a fini sa vie : & le sang m'a toûjours fait horreur. Mais, Monsieur, dans ce malheur, qui vous est si sensible, Vendegre vous consolera. La Princesse prononça ces dernieres paroles sans precaution, parce qu'on l'avoit avertie de l'intrigue secrete du Duc & de Vendegre. Ce Prince parut alors furieux. Oui, reprit-il

avec precipitation : & j'empêcheray bien vos complices de la traiter comme l'infortuné Beghe a été traité. Vous ferez bien, continua negligemment la Duchesse : & c'est la moindre chose que vous puissiez faire pour une fille qui vous a sacrifié son honneur, sa Maîtresse & sa beauté, qui commence à decliner beaucoup. Elle tourna le dos à ces mots, & le Duc fut chercher Vendegre, qui changeoit veritablement de taille & de visage sans changer d'inclination, pleurant avec emportement Beghe qui avoit été son meilleur apuy.

La Comtesse de Hainaut n'aimoit point Evrard : elle se dechaina contre lui, & il ne tint pas à ses perquisitions qu'on ne le vît donner en spectacle au peuple de Mons. Mais il étoit en seureté, & ce n'étoit pas un petit fardeau

hors

hors de dessus les épaules de la Duchesse de Brabant.

La mort de Beghe fit beaucoup de bruit ; mais la grossesse de Vendegre éclata moins. Dés qu'elle se vit en cet état, elle ne sortit plus de sa chambre sous pretexte d'indisposition. La Duchesse qui commençoit à la connoître & à la mepriser, ne la voyoit pas, & le Duc redoubloit pour cette fille ses soins & les plus fortes marques de son amour.

Celle qui prit la place de Vendegre auprés de la Duchesse de Brabant avoit & plus d'esprit & plus de vertu. Dés les premieres demarches de Beghe sans paroître empressée, ni se rendre suspecte, elle avoit bien jugé que leur intelligence tendoit à de mauvaises fins. Elle demêla tout & ce fut elle qui ouvrit les yeux de sa Maîtresse ;

mais avec une discretion très-louable. La Princesse qui commençoit de s'accoûtumer au chagrin, ne témoigna pas une grande sensibilité pour ce dernier : & le Duc de Brabant n'étoit pas assez aimable pour lui causer de ces jalousies qui ôtent le repos, & qui troublent souvent la raison ; mais quand elle consideroit que Vendegre qu'elle avoit tant aimée la trahissoit si lâchement, toute sa moderation s'épuisoit ; & lors que Climberge cette autre fille qui la servoit lui eut fait regarder l'epaisseur du corps de Vendegre, elle ne put plus l'envisager que comme un monstre d'ingratitude & d'infamie.

Pendant que le Duc de Brabant pleuroit Béghe, & qu'il se donnoit tout entier à Vendegre, la Duchesse montroit à sa mere des choses qu'il étoit

im-

impossible de ne voir pas. A peine le Duc visitoit-il sa femme une fois le jour, & à peine trouvoit-on Vendegre une heure sans lui. Enfin il ne garda plus de mesures, & la honte de Vendegre devint publique. He bien ! Madame, disoit la Princesse à la Comtesse de Hainaut, vous m'avez voulu marier au Duc de Brabant ! Que dites-vous de sa conduite, & quelle doit être la mienne ? Il ne faut pas vous imaginer, répondit-elle, que les hommes & sur tout les Princes se picquent d'une si grande fidelité pour leurs Epouses. Si vôtre pere avoit été du nombre de ces scrupuleux, Beghe vivroit encore, & nous ne serions pas dans le trouble. Pardonnez à la jeunesse ces petits feux, qui passeront. Quoy ! Madame, s'écria la Duchesse, vous excusez

cuſez le Duc de Brabant. Eſt-ce dans les foibleſſes de mon pere qu'on doit l'imiter? Mais enfin, je veux qu'un jeune homme puiſſe être libertin par le privilege de ſon âge, & qu'il ſe divertiſſe aux dépens de ſa propre gloire, en eſt-il de même d'une fille que vous m'aviez donnée, qui a été nourrie auprés de moy, que je preferois à toutes les autres, pour laquelle je n'avois rien de caché, & qui ſcandaliſe toute la terre? Aprouvez-vous encore ſes demarches, & ne trouverez-vous point à propos que je lui ſerve de Lucine, pour faire ma cour au Duc de Brabant? Vous me pouſſez à bout, reprit la Conteſſe, & à vous entendre, il ſembleroit qu'on dût lire dans l'avenir. He! Madame, pourſuivit la belle Ducheſſe en pleurant, vous n'y li-

ſiez que trop ; & les mauvaiſes inclinations du Duc de Brabant vous étoient aſſez connues, pour ne m'en rendre pas la victime. C'eſt donc par moy ſeule que vous vous eſtimez miſerable, repliqua cette injuſte mere. He bien ! je m'éloigneray de vous ; & puis que vous voyez ſi clair, il ne vous ſera pas difficile d'éviter les malheurs qui pourroient vous menacer. Elle ſortit enſuite de la chambre, & le lendemain elle partit pour le Queſnoy, laiſſant la Ducheſſe dans une affliction immoderée. Tu vois, diſoit elle à Climberge, que tout m'abandonne, & je penſe que tu me quitteras bien tôt auſſi bien que mon mari, ma mere, mes domeſtiques & ma raiſon même qui s'égare ſouvent. Qu'ay-je fait, juſte ciel, pour m'attirer tant d'infortunes ?

nes ? Mes intentions ſont innocentes : je n'ay point commis de crimes ; cependant je ſouffre mille maux, & l'on me verra peut-être, aprés tant de grandeurs qui ſembloient m'être aſſurées le jouet de la fortune, & le mepris des Nations. Ah! Climberge, que je ſuis accablée ; & que mes forces ſont mediocres pour ſoutenir de ſi terribles épreuves. J'avouë, Madame, répondit cette fille, que perſonne au monde ne les a jamais ſi peu meritées que vous : & c'eſt ce grand ſujet de conſolation qui doit vous les rendre ſuportables. Si vôtre courage ſuccombe, jugez ce que fera le mien. Pour mon affection reſpectueuſe & ſincere, vous ne pourriez en douter, ſans me faire beaucoup d'injuſtice. Faites en l'experience, ma Princeſſe. Vendegre

gre me donne de l'horreur. Je la deteste ; & son affreuse ingratitude ne sçauroit être assez punie. Je ne m'étonne pas de voir une cocquette tourner le dos à la vertu : & un Prince foible oublier ses plus justes devoirs. Mais, Madame la Comtesse de Hainaut aux sentiments de laquelle vous n'avez que trop defferé s'éloigner durement de vous, c'est ce qui me paroît prodigieux ; & ce que je ne puis envisager sans murmure. Acheve, continua la Duchesse enpleurant, acheve cruelle fortune, de me montrer toute ta rigueur. Quelques chemins que tu me presentes, je suivray toûjours le plus innocent, & si je suis destinée à mourir malheureuse, je tâcheray du moins à ne pas vivre criminelle. Climberge accompagnoit de ses larmes celles de la Princesse : & elles

elles auroient continué cette trifte occupation, fi le Duc de Brabant ne fût pas entré. He bien! Madame, dit-il à la Ducheffe d'un ton fier & plein de mepris, vôtre mauvaife humeur a donc chaffé Madame la Comteffe de Hainaut, & pour tout fruit de fes tendres foins, elle ne recueillera que des épines douloureufes. Pour qui gardez-vous vos douceurs, fi les perfonnes qui vous doivent être les plus cheres n'y ont point de part? Si j'étois de temperament à m'emporter, répondit la Princeffe avec beaucoup de moderation, vous m'en donnez d'affez legitimes fujets. C'eft vous, Monfieur, qui êtes caufe de ce qui fe paffe, & l'unique fource de tous mes maux. Ma mere a voulu obftinément que je vous époufaffe, quoy qu'elle connût bien vôtre
efprit.

esprit. De quelle maniere répondez-vous à mon obeïssance? Vous m'avez cent fois insultée, & non content de me mepriser, vous remplissez ma maison de honte, débauchant à mes yeux celle de mes femmes que je considerois le plus. Je vous conseille, Madame, interrompit le Duc en riant, de mettre encore sur le rôle de mes crimes le meurtre de Beghe, quoy que ce soit l'ouvrage du desir effrené que vous avez toûjours eu de regner seule. A l'égard de Vendegre, vous devriez me sçavoir bon gré de la consideration que j'ay pour elle, puis que vous m'avez tant venté son merite, & que mon cœur a suivi vos bons témoignages. Ah! cruel que vous étes, poursuivit la Duchesse, quelle multitude de maux me preparez-vous? Il est inu-

inutile de vous alleguer la raison, le devoir & l'honneur: ce sont des choses que vous ne voulez ni connoître, ni pratiquer. Vivez dans vôtre lâche abandonnement: triomphez de ma retenue, & mettez moy en état de ceder entierement à Vendegre une place que j'occupe à regret, & à laquelle je renonceray volontiers.

Le dépit empêcha la Princesse d'en dire davantage. Elle passa dans le jardin pour pleurer à son aise: & s'éloignant du monde, elle vit Vendegre assise sous des arbres. Sa grossesse paroissoit publiquement, elle en soutenoit la confusion avec un front d'airain: & elle n'alloit point chez la Duchesse, parce qu'on lui avoit signifié de sa part de n'y paroître plus: la veue de cette fille hardie, ou plûtôt insolente au su-

preme

preme degré donna de l'émotion à la Duchesse de Brabant, & augmenta sa colere. D'abord elle crut la devoir éviter, mais son ressentiment l'emportant sur plusieurs considerations, elle s'avança assez promptement. Je trouble peut-être vos pensées, dit-elle à Vendegre, qui se leva à peine pour la saluer; mais puis que vous avez achevé de ruïner mon repos, vous seriez injuste, de vous plaindre d'un mal mediocre, lors que vous m'en causez de si grands. Si vous avez des deplaisirs, Madame, repondit Vendegre sans respect, & sans retenue, vous vous les attirez peut-être. Je l'avouë, repartit la Duchesse, & si je n'avois pas eu pour vous une bonté aveugle, & une folle indulgence, je me serois épargné bien des peines. Quel état est le vôtre, & comment

ment oſez-vous me regarder? Vous ai-je apris à vous proſtituer? Dans quelle école avez-vous eu de pareilles leçons? Encore ſi vous ne faiſiez que des maux qui vous fuſſent particuliers, on plaindroit vôtre foibleſſe ſans vous deteſter; mais en vous abandonnant aux honteuſes paſſions du Duc de Brabant, vous lui avez inſpiré une malignité dont juſques alors il avoit paru incapable. Qu'attendez-vous de la ſuite d'un commerce ſi criminel? Vous perirez indubitablement, & vôtre Amant tombera dans le gouffre que vous creuſez: Vendegre ſe voyant contrainte de parler, ne ſçavoit que dire, & le Duc qui parut la tira d'un étrange embaras. Vous pouvez, Madame, reprit elle, dire tout ce qu'il vous plaira à Monſieur le Duc, je m'imagine

ne qu'il vous cherche : & il n'est pas à propos de laisser plus long-temps devant vous un objet qui vous deplaît. Elle tourna le dos ensuite, & la Princesse marcha d'un autre côté pour éviter son Epoux.

Quand elle fut dans son apartement, elle pleura sans contrainte auprés de Climberge. Il faut que je fuie, lui dit-elle, & quand toute la terre me devroit blâmer, je ne demeureray point en des lieux où je suis nourrie de fiel & de douleurs. Mais, où irez-vous, Madame, reprit Climberge, & quel parti peut prendre une femme de vôtre rang? Je ne sçay, repliqua la Duchesse, & lors que je seray hors de Mons, le ciel m'inspirera ce que je dois faire. Quelque dure que soit ma mere, je lui dois un respect dont rien ne me peut dispen-

ſer. Quoy qu'elle m'abandonne, il faut que je la cherche. Fai venir Descaillon, c'eſt un fidelle ſerviteur de mon pere, & le ſeul entre tous les miens ſur la probité duquel je puiſſe m'aſſeurer. Climberge fut chercher Deſcaillon qui aprés avoir receu les ordres de la Duchesse de Brabant, fut ſi ſoigneux de les executer, que le lendemain avant le jour elle ſortit de Mons, & ſe rendit au Queſnoy, où étoit ſa mere, qui ne l'attendoit pas, & qui ne fut pas peu ſurpriſe de la voir. Madame, lui dit la Princeſſe aprés l'avoir ſaluée avec beaucoup de ſoumiſſion, ne condamnez pas mon voyage, & faites juſtice à ma patience. Le Duc de Brabant me traite avec une indignité barbare. Soyez plus équitable que lui, & n'agravez pas mes malheurs

heurs par une cruelle indifference. Si vous laissez le Duc de Brabant maître absolu des biens de nôtre maison, il en enrichira Vendegre, & le nombre d'hommes abjets qui lui composent une Cour insolente. Ma fille, interrompit la Comtesse de Hainaut, vôtre douleur me touche, je ne suis pas si denaturée que vous pensez: & je vous aime cherement. Les fautes de vôtre mari doivent avoir epuisé toute mon indulgence; mais pour l'honneur de nôtre maison tâchons de le ramener à son devoir par la douceur; employons le credit du Duc de Bourgogne; & faisons en sorte qu'on ne puisse pas dire que vous le quittiez legerement. Je sçay que vous en avez de bonnes raisons; mais il en faut encore de meilleures pour vous rendre excusable
 au

public. He bien! Madame, répondit la belle Ducheſſe, faites tout ce qu'il vous plaira, je me ſoumets abſolument à vos volontez, & j'attendray auprés de vous comme dans un azile honnête & inviolable l'effet de ce que vous voulez tenter.

Aprés cela la Comteſſe de Hainaut écrivit au Duc de Bourgogne pour l'informer de l'état des choſes, lui peignant avec beaucoup d'eſprit & de verité la conduite du Duc de Brabant. Deſcaillon qui fut le courrier n'oublia rien de ce qu'il falloit dire, & ce Prince ne fit point difficulté d'entrer dans les demêlez de deux perſonnes qui lui étoient ſi proches.

Le Duc de Brabant tout à Vendegre ne s'étoit guere ſoucié du départ de la Ducheſſe : & quand on lui parla d'accommode-

modement, il répondit qu'elle pouvoit revenir, mais sans vouloir consentir à mettre sa Maîtresse dans un Convent, & à exiler ses favoris. Sur cette difficulté la Comtesse de Hainaut retomba dans ses premieres erreurs, voulant que sa fille retournât à Mons sur la bonne foy du Duc de Brabant, disant qu'il falloit lui épargner la honte de faire des choses forcées. Ce fut alors que la Duchesse perdit une partie de sa moderation ordinaire, & qu'aprés avoir reflechi sur le pitoyable état de sa vie, elle forma le dessein de se retirer en Angleterre. Pour mieux l'executer, elle accompagna sa mere à Valencienne, en feignant d'aller passer quelques jours à Bouchain. Le discret Descaillon la conduisit à Calais, où elle s'embarqua, & se rendit à Lon-

dre ſans aucun obſtacle.

Quoy que la guerre fût allumée en pluſieurs endroits de l'Europe, & que la mort du Duc de Clarence eût mis la Cour d'Angleterre en deuil, elle ne laiſſoit pas d'être galante. Homfray, Duc de Gloceſt, frere du Roy Henry, étoit Regent. Il avoit de trés-belles qualitez; ſon inclination l'entrainoit du côté de l'amour. Il ne voyoit guere de beaux objets ſans y attacher ſon cœur. La Ducheſſe de Brabant ne le trouva pas vuide; mais ſes charmes en diſſiperent tous les autres attachements. Elle parut avec une majeſté admirable. Elle parla avec une force perſuadante. Sa cauſe étoit bonne, & le Prince touché juſques au fonds de l'ame l'aſſeura qu'elle ſeroit protegée par toutes les Puiſſances de l'Angleterre.

terre, & honorée comme la Reyne. A ces protestations publiques il en ajoûta de particulieres : & la Duchesse de Brabant benit le ciel d'un si favorable voyage. Elle s'apperceut bien-tôt que sa fortune sembloit être devenue celle du Duc de Glocester par mille soins genereux que ce Prince lui rendoit. Il lui assigna de grosses pensions : il la fit loger dans une maison Royale, où elle fut servie avec une magnificence toute extraordinaire : & jamais on n'avoit fait paroître tant de defference & de respect pour aucune étrangere. Tout cherchoit à lui plaire & à la divertir : & elle connut bien-tôt la difference qu'il y avoit entre un Protecteur genereux & un indigne Mary.

Le cœur de la Duchesse sentit cette oposition, & Clim-

borge la remarqua avec joye, & en felicita la Duchesse comme d'un heureux effet de sa beauté; mais, Climberge, lui dit-elle, je ne sçay pourquoy vous trouvez tant de sujets de satisfaction en des choses qui m'attireront peut-être de nouvelles disgraces. Ay-je ici quelque merite que je n'eusse pas à Mons, & croyez-vous que ma derniere demarche soit si propre à me rendre estimable? D'ailleurs pour être separée du Duc de Brabant par quelques contrées & un petit trajet de mer, ma foy est-elle degagée, & tout déraisonnable qu'il est, ne suis-je pas liée avec lui pour jamais? Non, Madame, réprit Climberge, & il en use d'une maniere qui vous dispense de bien de choses. L'Eglise qui vous a unis n'est pas une marâtre impitoyable. Elle peut rom-

rompre un nœud mal aſſorti, & vous avez mille bonnes raiſons qui lui parleront en vôtre faveur. Taiſez-vous, Climberge, repliqua la Ducheſſe, Ne me donnez point de ſemblables idées. Je ſuis venue au monde ſous des auſpices malheureux. Ma deſtinée a quelque choſe de fatal, & quand il ſeroit vray que le Duc de Glocester m'aimât, quand je ſerois affranchie de mes engagements, je me garderois d'une ſeconde captivité. De deux maris que j'ay déja eus dans un âge peu avancé, l'un meurt dès qu'il m'aproche, & l'autre m'outrage; lors que je lui ſuis aſſujettie. Penſez-vous qu'un troiſiéme rendît ma condition meilleure? & n'aurois-je pas lieu de craindre inceſſamment des disgraces pareilles à celles que j'ay déja eſſuyées? Ne vous

repaiſſez donc point de chimeres, Climberge, vous ne connoiſſez les afflictions que par raport à moy, & ſi elles vous touchoient de plus prés, vous demeureriez d'accord, que quand elles ont une fois pris leur cours, rien n'eſt capable de l'interrompre. Ainſi, Madame, reprit Climberge, vôtre defiance allarmée compare l'avenir au paſſé, & groſſit par la crainte des torrents que le ciel peut tarir en un moment. La conduite du Duc de Brabant vous diſpenſe de toutes ſortes d'égards pour lui. Non, Climberge, interrompit la Ducheſſe, & quand je n'en devrois point à ce Prince, il faudroit toûjours me ſouvenir de ce que je me dois à moy-même. On ne recevroit *pas* dans le monde la repugnance que j'avois à l'épouſer comme

une

excuse legitime des fautes que je pourrois faire. Je l'ay épousé, Climberge, & il m'auroit été plus pardonnable de desobeïr à ma mere, que de renoncer à mon mary, quelques maux qu'il me puisse faire. Aussi n'en ay-je pas l'intention, & si je le fuis, c'est pour ne point voir des choses que l'honnêteté ne peut suporter. A la rigueur je devois tout souffrir; ses inconstances, ses mepris & ses duretez mêmes. Assez de femmes vertueuses m'en ont donné l'exemple; mais je me suis sentie trop foible pour pouvoir les imiter. Ajoûtez, Madame, interrompit Climberge, que vous serez assez simple pour vous sacrifier; & que victime volontaire d'un point d'honneur dont les plus sages secouent aujourd'hui le joug, la folie du Duc de Brabant

vous perſecutera à Londre, comme à Mons, & Vendegre ſera la furie obſtinée qui vous tourmentera en tout temps & en tous lieux.

Le Duc de Gloceſter qui ne vivoit plus que pour la Ducheſſe de Brabant les interrompit. Madame, lui dit-il, je me rends peut-être importun; mais ſi je vous cherche ſouvent, vous ne pouvez accuſer de cette faute qu'une paſſion violente: je meurs d'amour pour vous, je ne penſe plus qu'à vous le perſuader, & ſi vous ne vouliez pas m'écouter, je ſerois le plus malheureux de tous les hommes. Monſieur, répondit la Princeſſe, quand vous ne prendriez point ſur vos grandes occupations de petits ſoins que vôtre civilité croit neceſſaires pour adoucir l'amertume de ma condition, je

je ne vous ferois pas moins obligée. La Politique, repliqua le Duc, n'a point de part à ce que je fais : ce sont les mouvements d'un cœur bien tendre qui veulent s'expliquer. J'aurois bien du chagrin, interrompit-elle, si vous étiez aussi sensible que vous le dites. Vous sçavez l'état de ma vie, je suis trop miserable pour pouvoir vous rendre heureux : & quoy que les obligations que je vous ay soient infinies, je n'ay que de l'estime & de la reconnoissance pour les payer. Vous ne m'étes pas si redevable que vous pensez, Madame, répondit Homfray, & si je vous aime ardemment, c'est un tribut que tous les cœurs doivent à vos charmes. Mes charmes ajoûta-t-elle, sont trés-mediocres, & s'ils étoient capables de toucher quelqu'un, je souhaite-

rois que ce fût tout aute qu'un Prince que j'honore parfaitement, & du quel je dois aimer le repos. Laissez moy porter le fardeau de mes peines, sans les augmenter par de nouvelles, & considerez, Monsieur, que vous detruiriez vôtre ouvrage en ruinant la tranquilité que vôtre protection me fait ttouver ici. Vous pourriez faire ma felicité sans vous rendre plus malheureuse, poursuivit le Duc. Toute la terre sçait que le Duc de Brabant est indigne de vous. Vous étes nez dans un degré de proximité qui rendroit la dissolution de vôtre mariage trés-legitime. Allons au Pape Benoist: c'est le mieux fondé dans les droits, & il sera sans doute le plus équitable. Aprés cela, Madame, qu'aurez-vous à craindre auprés d'un Prince qui vous adorera toû-

toûjours, & soutenue dans vos justes pretentions par les forces de l'Angleterre ? Cette proposition ne pouvoit absolument deplaire à Jacqueline de Baviere. Le Duc de Glocester avoit l'air tendre & persuadant: & il lui eût été bien doux de se separer pour toûjours d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qu'il lui sembloit qu'elle pouvoit alors haïr. Mais cette même proposition lui étoit faite par un Prince qu'elle connoissoit peu, qui pouvoit être plûtôt enivré par la fougue d'une passion naissante, que conduit par de raisonnables desseins, qui pouvoit être sans foy, & devenir sans amour. Enfin mille considerations s'oposerent aux idées flateuses que le Duc de Glocester lui voulut donner. Quoy ! Monsieur, lui dit-elle, si le Pape me vou-

loit

dispenser de mes engagements avec le Duc de Brabant, seriez-vous assez hardi pour m'épouser? Oui, Madame, interrompit-il avec precipitation, oui, je recevrois ce bonheur comme ma meilleure fortune, & je n'en veux plus aucune, si celle-là m'est refusée. Vous vous trompez, continua la Duchesse, & si les licences étoient à Londre, vous ne vous en serviriez point. Ce n'est pas dans des routes épineuses, qu'il faut courir rapidement. Il s'agit d'un interêt de conscience, d'honneur & de religion. Quel arbitre en peut decider aujourd'huy? Nous voyons un schisme scandaleux dans l'Eglise: chercherons-nous à la faveur de ce desordre des secours flateurs pour nos passions? Benoît est Pape, Martin pretend l'être. C'est une con-

currencee qui partage la Chrétienté, & dans quel parti trouverons-nous le saint Esprit ? Si avec même titre, ils ont la même prerogative, l'un pourra deffaire, & deffera sans doute ce que l'autre aura fait : & il ne rejailliroit sur moy qu'une honte que rien ne seroit capable d'effacer. Je ne pensois pas, Madame, repondit tristement le Duc de Glocester, que la scituation où vous êtes vous permît de songer à ces saintes chicanes. Pardonnez, s'il vous plaît, à ma douleur, la liberté de cette expression. Est-ce d'aujourd'hui que l'on a veu des divisions dans l'Etat Ecclesiastique ? Puis que les Papes lient & delient, dés qu'ils sont reconnus pour tels, faut-il que nous nous donnions la peine pour chercher la justice de leur vocation ? Quand je

vous obtiendray par l'authorité de Benoît, que Martin le foudroie, s'il veut, mon bonheur n'en sera pas moins seur. Au reste, Madame, vous eviterez des abîmes, en vous donnant à moy. Considerez que de tous les biens immenses que vous devriez posseder tranquillement, aucun ne vous reste aujourd'hui. Le Duc de Brabant, qui en dissipe la meilleure partie par sa debauche les deffendra mal par sa nonchalence contre le Duc de Bourgogne qui n'aspire peut-être qu'à les usurper. Un homme comme moy sçaura bien les reprendre en punissant l'ingratitude & l'ambition des vôtres, & vous n'aurez jamais sujet de vous repentir des graces que vous lui ferez.

Pendant ce discours qui se faisoit devant Climberge, la

Princeſſe avoit les yeux baiſſez. Monſieur, dit-elle enſuite, je vous ay écouté, donnez moi le temps d'examiner vos raiſons. Je vous avoue qu'elles me paroiſſent legeres. Peut-être les trouveray-je meilleures, quand je les aurai mieux conſiderées. Vous m'eſtimeriez moins, ſi j'embraſſois aveuglement le parti que vous me propoſez : & vous trouverez bon que je ne me determine pas ſi promptement. Le Duc parut ſatisfait de cette réponſe, & ne voulant pas preſſer davantage une perſonne qui paroiſſoit ébranlée, il la laiſſa avec Climberge.

Cette fille reprit bien-tôt le diſcours qui venoit de finir. He bien! Madame, dit-elle à la Ducheſſe, vous voyez à quel point les choſes vous deviennent favorables. Le Duc de Glo-

Glocester vous offre son cœur sa main & cette puissance redoutable, dont il est le maître Il promet l'assistance de Rome, & vous voudriez encore par une timide pudeur demeurer enchaînée sous l'injuste empire du Duc de Brabant qui s'est rendu si meprisable. Je le meprise aussi, repondit la Princesse; mais, Climberge, il ne faut pas que des ressentiments, qui sont peut-être déja poussez trop loin, servent à me rendre meprisable moy-même. Si je m'abandonne aux desirs du Duc de Glocester n'aura-t-on pas mille choses à me reprocher? Peut-on quitter pour aucune consideration que ce soit, un mari legitime sans être blamée? Quand il est question de condamner les actions, on n'a guere d'égard aux malheurs, & malgré mon innocence, je se-
rois

ois bien-tôt en priſe à la cri-
ique de ces eſprits ſeveres,
ui veulent qu'on ſouffre tout
ins ſe plaindre de rien. Mais,
Madame, reprit Climberge,
uand vous aurez pour garand
n Pape, qui eſt en même
emps vôtre Pere, vôtre Paſ-
eur, & voſtre Souverain, que
evez-vous aprehender? Eſt-ce
ue vous haïſſez le Duc de
Glocester? Je n'oſe preſque
ire que j'ayme, ou que je
ais, repartit la Ducheſſe, &
l y a quelque choſe de ſi
trange dans ma fortune, que
e plus honnête pour moy eſt
e la laiſſer independante de
nes ſentiments. J'ay deja dit
ne choſe au Duc de Gloceſter
ui m'épouvante. Je veux parler
e ce divorce éclatant qui ſeroit
flétriſſant pour moi. L'E-
liſe ſous deux Chefs opoſez ne
eut ſeurement decider d'une
af-

faire si delicate. Ainsi, Madame, interrompit Climberge, avec les visions d'Heroïne, vous mourrez du venin qui vous tue, sans vouloir vous servir d'un contrepoison asseuré. Quoy! parceque vous voyez deux Papes, il faut que vous ne vous serviez d'aucun. Hé! que vous étes simple, Madame; c'est peut-être pour vous qu'ils ont été multipliez. Animez à se disputer tout, ils ne hesiteront jamais à donner des marques de leur authorité. S'ils manquent en vous favorisant, ce n'est plus vôtre affaire, & dés qu'un d'eux aura parlé, vous pouvez la tête levée renoncer au Duc de Brabant, épouser le Duc de Glocester, & mettre en repos cette admirable jeunesse qui n'a deja été que trop persecutée. Climberge, repartit la Duchesse,

e, les Papes sont des hommes, & même des hommes souvent très-corrompus; comment donc peuvent-ils aneantir les loix divines respectées dans tant de siecles, & qui doivent être sacrées aux veritables chretiens? Les Papes pour suivit Climberge, sont placez sur un tribunal de justice pour secourir les miserables. Vous n'étes pas la seule femme vertueuse qu'on ait veue implorer leur assistance; mais vous seriez l'unique, qui l'auriez meprisée.

Les raisons de Climberge flatoient le cœur de la Duchesse de Brabant: outre que le Duc de Glocester étoit un grand Prince, il tenoit mille belles qualitez de la nature: & toutes les difficultez du divorce commencerent à s'aplanir en examinant son merite. La Princesse conclut qu'aprés une sui-

fuite qui ne pouvoit être ignorée, qu'aprés ses demêlez publics avec le Duc de Brabant, ce Prince en auroit toute la honte.

Elle employa la nuit entiere à combatre son inclination. Dans cette obscurité les desseins du Duc de Glocester n'étoient pas apuyez de Climberge; mais quelque chose de plus puissant parloit pour luy, & l'amour surmonta bien-tôt les plus grands obstacles. Climberge & Descaillon absolument devouez au Duc de Glocester seconderent les tendres dispositions de leur Princesse, qui ne combatit plus, quoi que ses scrupules la combatissent encore.

Dés qu'elle eut consenti de demander justice au Pape Benoît, le Duc de Glocester fit éclater sa joye, & toute l'Angle-

gleterre en ressentit les effets par des liberalitez publiques, & des generosités particulieres. Pendant qu'on fut à Avignon il inventa mille plaisirs pour divertir la Duchesse de Brabant, & dés que le favorable Benoît eut accordé la dissolution du mariage, le Duc de Glocester épousa Jacqueline de Baviere appellant à Londre toute la pompe qui pouvoit rendre cette fête éclatante & majestueuse. La Princesse étoit si belle, & le Duc si amoureux qu'il ne pouvoit assez exagerer son bonheur; & pendant quelques mois ils ignorerent l'un & l'autre, s'il étoit resté des chagrins sur la terre.

Mais la destinée de Jacqueline de Baviere étoit trop cruelle pour la laisser long temps dans un si grand calme. Elle avoit des coups plus douleu-

reux à lui porter, que ceux qu'elle venoit de lui faire sentir. Au millieu de leur prosperité, le Concile de Constance leur donna une rude attaque en deposant Benoît, & rendant nul par cette deposition tout ce que ce Pape avoit fait. La Duchesse de Glocester parut desesperée. Le Duc fit tout ce qu'il put pour la consoler, & dans sa colere il murmura hautement contre le Concile; mais c'étoit des paroles, & la Princesse qui avoit plus de penetration que de prudence, n'y trouvoit pas dequoy dissiper ses frayeurs. Elle ne doutoit pas que le Duc de Brabant inspiré par Vendegre n'eût recours au Pape Martin. Je vais être la fable & l'horreur de tout l'Uuieurs, disoit-elle au Duc de Glocester. On me va regarder comme un mon-

ſtre d'infamie ; & mes foibleſſes ne ſerſont jamais excuſées. Deux maris vivans, bon Dieu ! Quel prodige ! Ah ! que la mort la plus rigoureuſe na-t-elle prevenu ces égarements ? Vous vous repentez donc de m'avoir aimé, repartit le Duc, & vous voulez punir mon amour des peines que vous cherchez dans l'opinion du vulgaire. Qu'ay-je fait que vous adorer, & toûjours conduit par ce même amour, que puis-je faire que vous aimer encore ? Laiſſez Martin fulminer tant qu'il voudra. Ce n'eſt qu'un Uſurpateur, & ce ne ſont que les interêts du dernier des hommes qu'il peut prendre. Nous ſommes heureux, nous ſommes en ſeureté. Pourquoy voulez-vous donner vôtre ame en proye à des ennuis devorants, pendant que vous

pouvez passer des jours pleins de douceur? Ah! Mosieur, répondit la Princesse, vous ne voyez pas ce que je dois le plus craindre, & ce qui fait ma plus grande douleur. Vous m'aimez à present; j'avoue que j'ay lieu de le croire; mais qui m'asseurera que vous m'aimerez toûjours? Ces miserables charmes qui vous ont touché n'ont point été assez puissans pour fixer l'inconstance du Duc de Brabant. Le temps & la possession sont des écueils contre lesquels la tendresse & la foy se brisent: & vous serez peut-être un jour le premier qui blamerez ce que vous m'avez fait faire. Laissez moy donc pleurer un état deplorable. vous me faites bien des outrages à la fois, Madame, reprit le Duc de Glocester en soupirant: & je croyois vous être

être assez connu pour vous exempter de ces deffiances si injurieuses. Pour moy, que faut-il faire pour vous asseurer d'une éternelle fidelité? Voules-vous que quitant & l'Angleterre & la Regence qui m'y attache, nous allions en quelque coin du monde nous derober à ces orages que vous craignez sans doute trop, où nous n'entendrons parler ni de conciles orgueilleux ni de Maris perfides, & où nous ne vivrons que pour nôtre amour? Je n'ayme pas si peu vôtre gloire; repliqua la Duchesse: & je me justifierois mal en vous entrainant dans un desert noir. Ce n'est point ce parti que je desire prendre. Si vous perseverez à m'aimer, je ne me croirai pas malheureuse; mais si vous m'abandonniez, je n'aurois recours qu'au

defefpoir. Le Prince l'embraffa tendrement, & ils oublierent pour quelques moments ces vaines idées qui les troubloient. L'officieufe Climberge qui haiffoit le Duc de Brabant, & qui étoit attachée au Duc de Glocefter par une infinité de bienfaits, tâchoit à diffiper les agitations de fa Maîtreffe, & y reüffiffoit fouvent; mais il en naiffoit tous les jours quelque nouveau fujet.

La Comteffe de Hainaut avoit été fort irritée de la conduitte de fa fille, confiderant peu les raifons qui pouvoient deffendre une jeune Princeffe infultée. Elle fut entierement pour le Duc de Brabant, & condamna ouvertement la Bulle de Benoît foutenant que le mariage qu'il avoit authorifé étoit illicite.

Quoy que Vendegre qui possedoit toûjours souverainement le Duc de Brabant fût bien aise de le voir libre, elle dissimula sa joye, & parut aussi desinteressée qu'elle étoit veritablement attachée à la ruïne de sa Maîtresse. Se-peut-il, disoit-elle, qu'une grande Princesse fasse des actions si peu séantes à sa dignité, & que pour de petits chagrins qui sont les fruits de son orgueil, elle abandonne son mary, & passe la mer pour se jetter entre les bras d'un étranger ? Se peut-il encore qu'un Antipape, un homme sans honneur & sans pieté ose donner des authoritez authentiques à des personnes qui offensent les Loix divines & qui choquent l'humanité ? Tous ces excez se passeront-ils impunément, & ne chercherez-vous pas à vous

venger en ſoutenant la juſtice de vos droits ? Ma chere Vendegre, reprit le Duc enſorcelé par ce diſcours, la faute de la Ducheſſe de Gloceſter nous eſt ſi avantageuſe, que nous ne devons pas nous en plaindre. Elle a plus fait pour nous qu'elle n'eût voulu faire, ſi elle s'étoit bien conſultée. Je puis preſentement vous mettre en ſa place ſans craindre de blâme. Vous l'avez chaſſée de mon cœur. Elle s'eſt volontairement exilée. Benoiſt m'a favoriſé en rompant ce que je voulois rompre. Le Concile de Conſtance me donne un ſecours nouveau, & vous jouïrez dans peu des honneurs de mon rang. Non, Monſieur, répondit cette pernicieuſe fille, non, il ne faut point que le deſir de m'élever vous coûte vôtre gloire: je ſuis aſ-

assèz satisfaite, puisque j'ay le bonheur de vous plaire. Je ne veux point d'autre dignité que celle d'être aimée de vous ; mais, poursuivez ce serpent ingrat, qui vous a dédaigné : & puis que les Papes sont des oracles, en vous asseurant la protection de Martin, donnez à cette coureuse la confusion publique de se voir au pouvor d'un homme qui tout au plus ne peut passer que pour son Amant. Vôtre honneur vous l'ordonne : & je vous en conjure, ajoûta-elle en mettant un genouil en terre, ne pouvant souffrir que la honte des autres vous couvre d'infamie. Le Duc de Brabant charmé de l'affection de Vendegre demeura d'accord de tout ce qu'elle voulut, & il ne songea plus qu'à obtenir du Pape Martin la cassation

des Bulles de Benoît. Ce Prince aveugle avoit un ſecours qu'il ne connoiſſoit pas encore. Le Duc de Bourgogne ambitieux dans le dernier excez, regardoit la Ducheſſe de Glocester avec envie, & ſouhaitoit depuis long tems de s'aproprier de grands Etats. Dans cette veue il étoit bien aiſe de voir la diſcorde ſur le point de lui en faciliter les moyens: & quoi qu'il affectât de montrer un eſprit de paix, il agiſſoit ſi nonchalamment pour la procurer qu'il étoit facile aux plus ſtupides de remarquer que ſes intentions en étoient fort éloignées. La conduite de la Ducheſſe de Glocester luy donnoit une joye ſecrette & maligne, ne doutant point qu'il ne pût bien-tôt s'enrichir de ſes dépouilles. De concert avec le Duc de Brabant il n'eut pas
de

peine à obtenir de Martin cet arrêt foudroyant qui devoit reduire celui de Benoît en poudre. Tous les termes en étoient choisis, & d'une audace digne du Throne Pontifical. Vendegre en étoit transportée. Le Duc de Brabant se croyoit vengé. La comtesse de Hainaut qui declamoit toûjours contre sa fille aplaudissoit à ces beaux succez, & le Duc de Bourgogne ardent à profiter des desordres de sa propre famille, fit à loisir des projets pour augmenter les biens qu'il possedoit deja : il n'y eut que le comte de saint Pol, frere du duc de Brabant qui s'afligea de ces divisions.

Cette nouvelle ne fut pas long-temps ignorée en Angleterre. Quoy que la Duchesse de Glocester l'eût attendue, elle n'y parut pas moins sensi-

fible, & elle témoigna à son mari un violent redoublement de douleur. Il fit tous ses effortes pour la consoler. Climberge deploya aussi son éloquence ; mais la Princesse luy reprocha avec beaucoup d'aigreur qu'elle avoit aidé par ses sollicitations à la rendre si malheureuse.

Pendant qu'elle perdoit le repos & presque la raison, le Duc de Bourgogne flatoit le Duc de Brabant, & le Duc de Betfort Regent en France s'intrigua pour son frere. Il y eut quelques propositions faites pour reconcilier les parties. On s'assembla même à Amiens; mais sans succez : & le Duc de Glocester pour essuyer les larmes de son Epouse passa avec elle à Calais, mettant sur pié des forces qu'il croyoit suffisantes pour pren-

dre possession des biens de sa maison de Hainaut.

Le peuple de cette Province touché de la veue de sa Princesse, la receut avec de grandes acclamations, quoi qu'il eût promis & même juré le contraire au Duc de Brabant. Mais Jean de Baviere qui fut empoisonné à la Haye laissa le Duc de Brabant dans la liberté de s'emparer de plusieurs villes considerables. La guerre s'alluma, & pendant ce feu dangereux, le Duc de Glocester voulut remener sa femme en Angleterre; mais elle s'arrêta obstinément à Mons aimant mieux tout risquer que de fuir honteusement.

Elle y avoit cependant de nouveaux chagrins à essuyer. La comtesse de Hainaut toûjours entêtée du Duc de Brabant qui étoit extrémement

irritée contre la Duchesse de Glocester se trouvant dans le même lieu, il falloit bien qu'elles se vissent. La Comtesse de Hainaut observa toutes les aparences, qui pouvoient marquer un grand ressentiment, & la Duchesse de Glocester fit son devoir avec beaucoup de modestie & d'exactitude. He bien! Madame, lui dit la Comtesse d'un ton altier, aprés avoir abandonné vôtre Mary, vôtre Mere & vos Etats, aprés avoir scandalisé par vôtre conduite tous les esprits les moins severes, & fait parler hautement les Papes; vous revenez à Mons avec des armées étrangeres, & tout cet attirail de guerre nous fait voir que vous n'avez pas dessein de nous épargner. Madame, répondit la Duchesse, il suffit pour me justifier que je souffre avec res-

respect des injures que je ne merite point. Vous n'ignorez pas celles que j'ay receues du Duc de Brabant. J'avoue que je l'ay fuy comme un ingrat, qui me rendoit miserable : que j'ay par l'authorité de l'Eglise épousé un Prince qui me servoit sans interêt : & il ne me paroit rien de condamnable dans cette conduite. Mais, Madame, puis qu'il faut le dire ouvertement, c'est vôtre indifference qui a troublé ma raison ; & si vous m'aviez veritablement aimée, ma reconnoissance auroit égalé vos bontez. Les authoritez que vous alleguez, repartit dedaigneusement la Duchesse, ne sont pas d'un grand poids, venant de Pierre de la Lune, & vous voyez aussi le cas que le Concile en a fait. Je vous croyois plus prudente & plus sa-

ge ; mais vos emportemens ont attiré ſur deux illuſtres maiſons une honte que tous les ſiecles auront à vous reprocher. Je veux bien pour vous plaire, Madame, répondit la Ducheſſe, me croire coupable de tout, & ne vous acuſer de rien; mais cependant, ſi vous m'euſſiez laiſſée attachée au ſouvenir de mes premiers liens, vous m'auriez épargné bien des maux. Falloit-il pour vous plaire vivre éternellement ſous la dependance capricieuſe d'un Prince qui ne connoît pas même le nom de vertu ? Falloit-il couronner de mes propres mains les infamies de Vendegre ? Et falloit-il enfin ſouffrir ſans murmure qu'une poignée d'hommes nez dans le néant commandaſſent avec empire où je devois regner ſouve-

veritablement ? Il falloit vous plaindre, poursuivit la Comtesse; mais c'étoit tout ce qui vous étoit permis. C'est un beau spectacle pour moy, aprés que vous avez traversé les mers, comme une insensée de vous voir revenir suivie d'un homme voluptueux, qui vous a fait donner dans le piege, & qui vous auroit mieux menagée, s'il avoit été veritablement vôtre Amant. Sa conduite montre assez qu'il ne vous estime guere, & qu'il ne se sert de vous que comme d'une femme perdue d'honneur.

Cette fiere personne qui ne vouloit ni en dire ni en entendre davantage, passa dans une autre chambre, & la Duchesse de Glocester penetrée de douleur se retira dans la sienne.

Comme le Duc de Brabant étoit alors à Bruxelles, c'étoit

la Comteſſe de Hainaut, qui commandoit à Mons; mais les choſes changerent, & le peuple qui aimoit Jacqueline de Baviere declara qu'il ne vouloit obeïr qu'à elle, & que le Duc de Brabant s'étoit rendu indigne du nom de leur Souverain.

Le Duc de Bourgogne puiſſament intrigué pour ſon propre interêt dans cette affaire qu'on pouvoit dire des plus grandes, ne ſongeoit qu'à ruïner la Ducheſſe de Glocefter. Il deffia le Prince Homfrai, & il y eut de part & d'autre pluſieurs Lettres écrites qui ne tendoient qu'à la guerre. Le Duc de Glocefter qui aimoit alors veritablement ſa femme étoit touché de la voir affligée. La dure converſation qu'elle avoit eue avec la Comteſſe de Hainaut redoubloit la colere du

du Regent, & voulant tout mettre en uſage pour la venger, il reſolut de faire un voyage en Angleterre, affin d'en mieux tirer des forces.

La Comteſſe de Hainaut qui avoit tant montré de rigueur à ſa fille combatue de quelques remords voulut paroître un peu plus humaine. Elle la fut voir & la pria de demeurer à Mons en l'abſence de Homfray. Les habitants qui paroiſſoient zelez s'engagerent à la garder. Elle voyoit tant de contrarietez dans ſa fortune que tout luy étoit ſuſpect: & les ſoins même du Duc de Glocester qui ſembloit redoubler ſes empreſſements. Le jour du depart étant arrivé, elle voulut l'acompagner juſques à une lieue de Mons. Ils paroiſſoient tous deux également affligez, & ils étoient ſur

le

le point de se separer, lors qu'une femme perçant la foule qui les environnoit se fit remarquer par sa beauté & par sa colere. Traître, dit elle au Duc de Glocester, d'un ton de voix fort élevé, Prince lâche, & sans foy, rends moy l'honneur que tu m'as ôté, ou donne moy la mort devant celle qui est cause de ta perfidie. Madame, continua-t-elle en s'adressant à la Duchesse, pardonnez a mon desespoir l'extravagance que je fais. J'ay souffert autant que j'ay pû; mais les forces d'une fille tendre, trompée & sans aucun secours, ne sont pas inepisables. Ce Prince artificieux qui s'est donné à vuos disposoit d'un bien qui n'étoit plus à luy. Abusant des facilitez de mon âge il m'a seduite par mille sermens que je croyois devoir être in-

violables. Vous voyez ma personne, & je suis d'ailleurs d'un sang assez noble pour ne le faire point rougir, quand il m'auroit tenu sa parole.

Ce discours si peu attendu jetta la Duchesse de Glocester dans une étrange consternation. Elle regardoit avec attention la personne qui venoit de parler. Elle luy trouvoit mille charmes, & elle ne pouvoit s'empêcher de la plaindre. Le Duc avoit les yeux pleins de confusion, ne sachant comment se demêler de cet embarras. Madame, dit-il à la Duchesse, apres avoir revé longtemps, ne vous arrêtez point aux paroles d'une insensée. Vous pouvez juger de sa pudeur par son action. La vertu ne declame point si haut ni devant tant de témoins. Je vous asseure que je suis trés fidelle,

& que je parts plus amoureux de vous que je ne l'ay jamais été. A ces mots il l'embrassa, sans qu'elle eût la force de parler, & montant à cheval il s'éloigna considerablement en peu de temps: & l'affligée courut sur ses pas avec une impetuosité que l'on n'attendoit pas de sa langueur.

Cette avanture fit un bruit qui alla bien-tôt aux oreilles de la Comtesse de Hainaut, & la Duchesse de Glocester qui retourna à Mons eut une piquante raillerie à essuyer. Si je ne me trompe, lui dit sa mere, la belle desesperée qui vient de fournir un incident memorable pour vôtre histoire se promet un heureux succez de sa tendre saillie. Les petites folies du Duc de Brabant vous ont chocquée, parce que vous n'aimiez pas sa personne:

& les grandes extravagances du Duc de Glocester vous feront souffrir par des endroits plus sensibles. Il faut vous plaindre par pitié, & vous blamer par raison : & pour tout dire, vous vous étes rendue inexcusable. Les plus innocentes de mes actions, repartit la Duchesse, vous paroîtront toûjours des fautes irremissibles, & vous n'avez de l'indulgence que pour le Duc de Brabant. Mais je ne sçay de quelque étendue qu'elle soit, s'il ne l'épuisera point un jour. Si le Duc de Glocester a eu quelque inclination passagere, avant que de m'avoir veue, est-ce à dire qu'il m'abandonne? Si une determinée vient s'accuser icy, la honte en rejallit-elle sur moy? Vous ne cherchez qu'à m'outrager, Madame, & vous ne devez point comparer les
of-

offenses que le Duc de Brabant m'a faites en me sacrifiant à Vendegre à une simple galanterie du Duc de Glocester qui precede nôtre mariage. Trompez-vous, Madame, reprit la Comtesse en riant dedaigneusement, & flatez du moins vôtre confusion par un aveuglement volontaire. Vous n'avez pas besoin de conseils, & puis que vous avez trouvé seule le chemin d'*Angleterre*, vous pourrez bien encore trouver des trompeurs plus loin. Elle la quitta de cette sorte, & ce fut avec Climberge que la Princesse pleura librement. He bien! dit-elle à cette fille. Tu vois le labyrinthe dans lequel je suis entrée par tes avis. Tu vois les Papes, ma famille & tout ce qu'il y a de personnes raisonnables de chainées contre moy. Tu vois encore une in-

connue qui ſort de la terre, & qui tombe du ciel, pour m'aprendre ce que je dois craindre, par ce qu'il luy eſt arrivé. Ah! Climberge, que je ſuis coupable & malheureuſe tout enſemble! Le prompt depart du Duc de Glocester me fait voir qu'il n'avoit rien de bon à me dire. Sa Maîtreſſe le ſuit, elle eſt belle, elle a du courage. Ils ſont peut-être déja rejoints, & je ne puis envisager que des choſes qui m'épouvantent. J'avoue, Madame, répondit Climberge, que vous avez des ſujets de chagrin; mais ſont-ils aſſez grands pour devoir vous reduire en l'état où vous étes? Depuis que le Duc de Glocester eſt vôtre Epoux, quelles fautes pouvez-vous luy reprocher? Des ſoins ſoumis & empreſſez ont dignement répondu à vôtre
 ten-

tendresse : il vous a confirmé la sienne par une complaisance continuelle, & vous vous allarmés, parce qu'il plait à la folie d'une débauchée de se manifester publiquement. Il ne vous a pas dit que sa vie se fût écoulée sans galanterie. Si cette perdue avoit encore du pouvoir sur le cœur de vôtre mary, viendroit-elle faire des efforts si extravagants pour vous l'arracher ? Remettez vous par ces considerations, Madame, qu'elle suive le Duc de Glocester tant qu'elle voudra, il a paru si indifferent en la regardant, qu'on ne doit point douter qu'il ne soit saoul des faveurs qu'elle luy a sans doute prodiguées. Les vôtres qui sont d'un autre prix seront estimées ce qu'elles valent. Flate, flate, Climberge, interrompit la Princesse, des maux dont tu

ne peux te dire innocente, puis que tu m'as forcée à me les attirer. Cette conversation cessa, & la Duchesse de Glocester demeura dans une profonde melancolie.

Elle aprit dans la suite de quelques Anglois que, celle qui faisoit alors sa plus sensible inquietude, étoit une jeune personne apellée Leonor à laquelle le Duc de Glocester avoit paru fort attaché, & que l'on crut même long-temps à Londres, qu'il devoit épouser. Elle tâcha de se consoler par des reflections assez vraysemblables; mais elle connoissoit l'inconstance des hommes, & ses justes deffiances s'oposoient toûjours à sa tranquilité.

Elle n'étoit pas sans amis. Une forte brigue mit le Pape Martin dans ses interêts; & comme les Pontifes de Rome

ſerrent pas ordinairement aſſez les nœuds qu'ils font pour être indiſſolubles, il caſſa ſa propre ſentence, & la Princeſſe vit par ce ſecours une partie de ſa confuſion effacée ; mais ce fut un nouveau motif de guerre. Le Duc de Brabant n'étoit pas un Heros. L'exercice des armes luy convenoit bien moins que celuy des plaiſirs : & le Duc de Bourgogne, qui ne reſpiroit que la ruïne de la Ducheſſe de Glocester, la voyant ſous la ſimple protection d'une populace ſans experience, fit mal traiter la Province qui luy ſervoit d'azile, & ne conſera nulle conſideration pour le ſexe ni pour la dignité de cette Princeſſe. La Comteſſe de Hainaut qui prenoit en aparence le party de ſa fille étoit effectivement dans celuy du Duc de Brabant, & par ſes nego-

cia-

ciations pleines d'artifices, il fut conclu que le pays de Hainaut demeureroit au Duc de Brabant, que ce Prince accorderoit une amnistie generale, & que la Duchesse de Glocester seroit donnée en garde au Duc de Bourgogne jusques à ce que le procez qu'on poursuivoit de nouveau en cour de Rome fût decidé.

Ce changement plongea la Duchesse dans une extréme douleur. Elle connut la malignité de sa mere, l'infidelité des habitants de Mons, les ambitieuses pretentions du Duc de Bourgogne, & toute la foiblesse du Duc de Brabant auquel on la menaça de la livrer, si elle n'aquiesçoit pas à ces deliberations. Ses propres domestiques furent arrêtez. On la traita non seulement en captive; mais aussi en criminelle.

Elle n'avoit point de nouvelles du Duc de Glocester. Elle ignoroit ce qui se passoit en Angleterre, & dans cette extremité acablante, elle écrivit en ces termes au Regent.

LETTRE.

IL n'est pas necessaire que je vous particularise le deplorable état où je suis reduite. La renommée n'est que trop prompte & trop exacte à publier les choses importantes; mais il est peut-être à propos que je vous fasse souvenir que vous m'avez donné vôtre cœur & vôtre main. De tous les maux qui peuvent tomber sur moy celuy de n'être plus aimée de vous me paroît le plus

grand

grand. Rien ne m'est icy plus ennemi que ma mere. Mes biens me sont ôtez, mes gens ont été enchaînez, & ma personne est sur le point d'être esclave du Duc de Bourgogne ou de celuy de Bravant. Jugez ce que je deviendray, si vous m'abandonnez. C'est ma tendresse & non pas mon ambition qui vous sollicite. Si vous m'étiez moins cher, je serois plus courageuse. Ne consultez donc pas les yeux de vôtre belle Leonor, qui ne pourroient que m'être contraires; mais songez que n'ayant point balancé à vous donner ma foy, je veux être pour jamais à vous avec une fidelité inviolable.

JACQUELINE.

LE courier de la Princesse fit toute la diligence possible ; mais les vents qui s'oposerent à ses bonnes intentions ne permirent pas qu'il arrivât à Londres avant que les ennemis de Jacqueline de Baviere se rendissent absolument maîtres d'elle. Ils la firent partir de Mons sous la conduite du Prince d'Orange & de quelques Seigneurs que le Duc de Bourgogne avoit choisis ; & elle fut menée à Gand où on la servit avec assez de respect.

Le Duc de Glocester qui fut veritablement touché des peines de son Epouse écrivit au Duc de Betfort, qui au premier bruit de ces desordres se rendit à Corbie accompagné de huit cents chevaux, & de plusieurs personnes de qualité.

lité. La Duchesse de Betfort soeur du Duc de Bourgogne suivoit son mary à ce voyage. le Duc de Bourgogne qui les visita d'abord les mena à Hedin pour les mieux regaler pendant plusieurs jours, & le Duc de Bourgogne sceut si bien éblouïr le Duc de Betfort par de feintes douceurs qu'on ne songea à rien moins qu'à la Princesse oprimée. Les Anglois refuserent hautement leur secours au Duc de Glocester, quoy que sa qualité de Régent le dût faire regardèr comme maître. Il sentit vivement cet affront sans en pouvoir tirer aucune raison. Dans cette impuissance il chercha une vengeance particuliere, & ce fut alors qu'il y eut un deffi public entre luy & le Duc de Bourgogne. Ces deux Prin-

ces se preparerent au combat ; mais le Duc de Betfort ne permit pas qu'ils donnassent un pareil spectacle à toutes sortes de Nations.

Cependant la Duchesse de Glocester étoit à Gand logée dans le Palais des Comtes de Flandre, & servie comme une personne de son rang le devoit être. Cet adoucissement ne luy ôtoit pas l'idée de ses malheurs passez, presents & à venir. Quelque nom qu'on pût donner à sa prison, c'en étoit toûjours une veritable ; regardant sa condition, comme l'ouvrage d'une insuportable tyrannie, il lui fut impossible de la souffrir. D'ailleurs des mouvemens de plainte qui n'étoient pas ses moindres maux dechiroient à tous moments son coeur. Les Lettres du Duc de Glocester

n'alloient point jusques à elle, & au milieu de tant d'ennuis, elle aspiroit ardemment à la liberté. On l'avoit avertie que le Duc de Bourgogne étoit resolu de l'enfermer pour jamais à Lisle. La crainte de cette captivité éternelle la determina entierement par le moyen de Glimberge & de Descaillon qui luy étoient toûjours affectionnez. Elle écrivit à plusieurs illustres Hollandois pour leur demander une genereuse assistance. Il n'y en eut pas un qui n'embrassât sa querelle. Ils se rendirent à Gand. Elle n'étoit pas si severement observée qu'on ne pût l'aprocher, en prenant quelques precautions. Sa cause étoit juste, il étoit impossible de la voir sans être touché de sa beauté; & ses Liberateurs se concerte-

rent si bien qu'ils la tirerent de Gand avec Climberge en habits d'homme, & la conduisirent heureusement à Anvers où elles reprirent leur parure ordinaire. De là elle passa à Breda & ensuitte à . . . . . . où elle fut receue en Souveraine. Les plus considerables du pays delibererent avec elle sur l'importance de ses affaires ; & le Duc de Bourgogne ayant appris sa fuite avec fureur, assembla une armée formidable, comme s'il eût été question de subjuguer tout l'Univers. Il courut, ou plustôt il vola en Hollande pour maintenir dans leur devoir les villes qui luy obeïssoient déja. Ainsi on le vit animé à la ruïne entiere d'une jeune Princesse qui avoit déja eu presque autant de malheurs éclatants qu'elle avoit d'années.

A la premiere rencontre les deux partis en vinrent aux mains : celuy de la Duchesse eut quelque avantage, quoy qu'il ne fût pas le plus fort. Elle en fit avertir le Duc de Glocester qui paroissoit dispossé à l'aller soutenir. Silvatier à la tête de cinq cents Anglois choisis entre les plus braves fut trouver la Princesse avec le titre de Lieutenant du Duc de Glocester ; mais le Duc de Bourgogne fut le plus fort, & le plus heureux. Cette courageuse, mais trop petite armée fut batue & presque taillée en pieces : & le Vainqueur fut en Flandre pour fortifier la sienne.

Ce revers n'abaissa point le cœur de la Duchesse de Glocester. Sa douleur étoit veritablement heroïque : & encourageant ses amis avec une

fermeté bien rare dans les femmes, elle fut en personne assieger Harlem. Son entreprise ne reüssit pas. Le Duc de Bourgogne étoit trop absolu & trop bien servy. Elle vit donc avec douleur ses derniers efforts inutiles. Le Duc de Glocester n'agissoit que languissamment. La mer les separoit. Elle ne doutoit pas que la determinée Leonor ne se fût retirée à Londres. *Le* Regent ne lui écrivoit plus que d'une maniere embarassée. Elle faisoit les fonctions d'un General d'armée, pendant qu'il demeuroit oisif à Londres sous pretexte de menager les Anglois, & d'attendre le secours du Duc de Betfort qui l'amusoit de son côté. Toutes ces tristes considerations occupoient incessamment l'esprit de la Duchesse de Glocester. He

bien!

bien! Climberge, disoit-elle à sa confidente, tu vois les belles suites des fausses ardeurs du Regent d'Angleterre. Il m'abandonne, & le ciel me punit d'une credulité insensée. Le personnage que je fais luy conviendroit bien mieux qu'à moy. Quoy! pendant que je conduits des soldats, il se laisse conduire par sa passion. Cruelle Climberge! Pourquoy tes conseils indiscrets se sont-ils trouvez si bien d'accord ave mes foiblesses? Pourquoy me flatois-tu? Pourquoy enfin ne t'ay-je écoutée que pour me perdre? Veux-tu encore excuser un homme qui m'abandonne aux plus tristes evenements? Auras-tu toûjours de mauvaises raisons à m'alleger? Regarde-moy errante, haïe des miens; déchirée par mes ennemis, & ne me parle plus,

puis,

puis que tu ne peux m'ayder à rapeller l'innocence que j'ay perdue. J'avoué, Madame, répondit Climberge, que mon zele à pû me tromper; mais étés-vous si criminelle? Qu'avez-vous fait pour obliger le Duc de Brabant à vous preferer Vendegre, & que faites-vous encore qui merite l'ingratitude du Duc de Glocester? J'ay trop fait, repartit la Duchesse, puis que j'ay été credule, & je devois mieux considerer des choses si importantes.

Pendant ce temps le Duc de Brabant toûjours inspiré par Vendegre poursuivoit à Rome le procez de son mariage qui avoit été si contesté. Le Pape nomma des Cardinaux pour connoître à fonds de cette affaire. Ils ne trouverent pas qu'il y eût de legitimes causes de dissolution à l'égard du Duc

de

de Brabant : & celuy du Duc de Glocester & de Jacqueline de Baviere fut declaré nul, & sans retour, quand même le Duc de Brabant mourroit. Il fut même conclu que la malheureuse victime de tant d'interêts differents seroit gardée à ses fraiz & remise entre les mains du Duc de Savoye. Aprés cet arrêt sans apel, l'indigne Duc de Glocester declara qu'il renonçoit à la guerre, & peu de jours aprés il épousa cette même Leonor qui avoit fait un éclat si surprenant en sortant de Mons.

Jacqueline de Baviere connut alors toute l'étendue de son malheur. Elle ne laissa pas de poursuivre la guerre & de la faire avantageusement en quelques occasions. Mais l'envieux Duc de Bourgogne qui avoit juré sa ruïne ne reussit

fit que trop dans cet injuste dessein.

Le Duc de Brabant mourut alors. Le Comte de saint Pol son frere luy succeda, & la possession des biens de la jeune Comtesse de Haimaut fut entierement acquise au Duc de Bourgogne.

Brederode qui étoit fort affectionné à cette Princesse se mit à la tête du reste de ses forces ; & on peut dire qu'avec un petit nombre d'hommes il fit d'assez grands progrez en Nort-Hollande. Mais accablé par le nombre des ennemis, il fut vaincu, pris prisonnier, vit couper la tête à plusieurs des siens, & on ne l'épargna que parce qu'il étoit du sang des anciens Comtes de Hollande.

La Comtesse oprimée & contrainte de ceder au torrent fut obligée de faire un traité par le-

lequel elle s'engageoit à ne se point marier sans le consentement du Duc de Bourgogne, alors son Maître, ou plustôt son Tyran, & son plus proche parent. Ce fut à Delft en presence de l'un & de l'autre, aux yeux de la noblesse & des deputez de plusieurs villes. Aprés cela le Duc de Bourgogne content de posseder ce qu'il avoit tant desiré fit François de Borselle jeune Seigneur des mieux faits, & des plus courageux de son siecle Gouverneur des terres qu'il usurpoit. Pour se faire plus d'honneur il remena la belle Comtesse de Hainaut à Mons comme attachée à son char.

Ce fut là qu'elle considera à loisir toutes ses diverses infortunes. Elle n'avoit plus rien en des lieux où elle devoit tout posseder. On rendoit quelques hon-

honneurs à sa dignité; mais c'étoit toûjours avec negligence. Combien de fois en un jour par la parfaite connoissance de ses maux deploroit-elle la mort du Dauphin, celle du Comte de Hainant, & ses engagemens infortunez avec les Ducs de Brabant & de Glocester? Quelles reflections ne fitelle pas sur la mauvaise conduite des Papes, & sur tant d'autres choses qui avoient trainé ses miseres? Privée de tous ses avantages, impuissante dans les moindres besoins, meprisée dans ses propres Etats, accablée par un Prince de son sang, que ne devoit-elle pas sentir avec un cœur élevé? Il luy restoit encore de la tendresse pour l'infidelle Duc de Glocester. Rien n'avoit pû la deraciner: & l'on peut dire que la plus belle & la plus spirituelle

elle personne du monde étoit alors la plus miserable. le Duc de Bourgogne en rioit. La Comtesse Douairiere de Haînaut n'en étoit point touchée, & Vendegre en faisoit des histoires, ou plustôt des fables monstrueuses. Cela n'empêcha point la fortune & l'amour de luy susciter de nouvelles épreuves. Borselle l'avoit veue dans les larmes. C'est un état qui donne de grands avantages à la beauté: & pour peu qu'on soit tendre, on ne voit point pleurer une personne aymable, sans être touché.

Borselle qui tenoit tout du Duc de Bourgogne ne laissa pas de devenir infiniment sensible pour la jeune Comtesse de Hainaut, & de regarder son Bienfaicteur comme son plus mortel ennemy.

D'abord la Comtesse ne regar-

garda les ſoins de Borſelle que comme les effets naturels d'une genereuſe compaſſion ; mais elle ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il y avoit quelque choſe de plus intereſſé. Climberge même qui n'avoit point perdu ſon credit le remarqua facilement, & en parla ſans precaution. He bien ! répondit la Princeſſe, aprés ce qui m'eſt arrivé, ſerez-vous aſſez folle pour me parler d'Amans? Borſelle eſt-il d'un rang proportionné au mien ? & quand il m'aymeroit de meilleure foy que les autres, le trouveriez-vous digne de ſucceder à trois grands Princes ? Je ſçay bien, repartit Climberge, qu'il n'a pas cette dignité ; mais il eſt noble enfin, charmant par ſes agréments naturels, genereux dans l'excez & trés-ardent à vous ſervir. Que ſcavez-
vous,

vous, Madame, si ce n'est point à luy que l'honneur de vous affranchir & la gloire de vous rendre heureuse sont reservés? Hé! qui vous a dit continua la Princesse, que cet homme m'est si devoué ? Lisez-vous dans son cœur ? Vous a-t-il communiqué ses pensées ? Il ne faut que des yeux pour faire cette remarque, continua Climberge, & personne n'a jamais eu d'amour, ou vous en avez inspiré un trés-violent à Borselle. Il seroit bien à plaindre, ajoûta la Comtesse. Mais, comme elle alloit poursuivre, ce même Borselle entra. Son air tendre & soumis confirma d'abord tout ce que Climberge venoit de dire. Il étoit même un peu pâle. La Princesse rougit en le voyant, & affectant de sourire pour cacher ce trouble: vous faites bien mal vô-

tre

tre cour au Duc de Bourgogne, luy dit-elle, en visitant une pauvre captive, propre à faire disgracier ceux qui en ont pitié. Ne soyez pas si genereux, si vous voulez jouïr long-temps de la faveur d'un Maître soupçonneux: & croyez que je suis assez contente des bons offices que vous m'avez rendus, pour en être éternellement reconnoissante. Madame, répondit Borselle, vous ne pouvez jamais m'être obligée, & quand vôtre bonté voudroit bien me tenir compte de mes intentions, elles vous sont si inutiles que j'en ay honte. Vous étes sans aucun deffaut, & cependant vous n'avez aucun bonheur. Vôtre honnêteté vous aveugle, interrompit la Comtesse, & ce ne sera pas chez des personnes severes que l'on apprendra à me croire si parfaite. Ne sça-

vez-

vez-vous pas que la renommée me met en pieces ? De quelle maniere parle-t-on de moy ? C'est une obligation que j'ay à la charité des Papes : & ils vouloient sans doute par les terribles mortifications me porter à une plus rigoureuse penitence. Les Papes, repartit Borselle, ont été de tout temps le fleau des gens de bien. Mais, Madame, quelles bouches assez hardies oseroient dire que vous étes coupable ? Quoy ! parce que des hommes sont ingrats ou insensez, il faut qu'on vous impute leurs fautes. Je soutiens que c'est vous qui étes infaillible ! Ah ! Borselle, reprit la Princesse, vôtre tolerance est outrée. Je me fais justice, & je dois avouer que j'ay été imprudente ; mais pour parler moins de moy, je vous prie de m'expliquer quelque

 chose

de triſte & d'inquiet que je remarque dans vos yeux. N'aurois-je point encore le malheur de vous attirer quelque mechante affaire, & cette fatalité qui me ſuit ne ſe repandra-t-elle point ſur vous? C'eſt vous ſeule certainement qui étes cauſe de l'agitation que vous remarquez, repondit-il; mais, Madame, j'ay tant d'amour que je ne connois plus le reſpect. Puis que vos charmes & vos malheurs *toucheroient* des ames de bronze, il ne faut pas s'étonner ſi la mienne qui eſt d'une autre nature s'y trouve ſenſible. Ce n'eſt point avec une temerité audacieuſe que je vous parle. Je connois bien la difference que la naiſſance & la fortune mettent entre nous; mais, Madame, je n'en ſuis pas moins amoureux. Ne vous irritez pas contre un miſerable que

la ſeule force de ſa paſſion rend indiſcret, & qui ne parle que parce qu'il ne peut plus s'en empêcher. Je ſçay qu'il y a entre nous des diſtances infinies, que vous devriez être la meilleure fortune des plus grands Roys ; mais enfin cela n'ôte rien à ma ſenſibilité, & ne peut moderer mes deſirs. Borſelle, repondit la Princeſſe, je vous ay écouté ſans vous interrompre, parce que vôtre diſcours me lie la langue. Sans vous alleguer à mon tour ces differences que vous n'ignorez point, ne ſuffit-il pas de vous faire remarquer que je n'ay jamais inſpiré que des paſſions qui finiſſent auſſi tôt qu'elles ſont nées, qu'on ne me promet que pour me tromper, & qu'au lieu de ſe donner à moy de bonne foy, il ſemble que mon affection & ma main ſoient

empoisonnées? On ne les possede pas plustôt qu'on les dedaigne, & je ne porte à mes Maris que la mort ou l'inconstance. Guerissez donc par ces considerations, s'il est veritable que des yeux qui ne veulent point vous troubler ayent été capables de vous faire quelque mal; & n'agravez pas ma misere en cherchant la vôtre. Je vous obeïrois, s'il m'étoit possible, continua Borselle; mais des feux aussi ardents que les miens ne s'éteignent jamais. Comptez, Madame, comptez également sur leur violence & sur leur durée. La mort seule en peut venir à bout; & je ne sçay même, si mon amour n'iroit point au delà de son empire. Ah! qu'il y a peu de raport entre les Cours infidelles qui vous ont trahie & celuy de l'infortuné Borselle; & que

que n'a-t-il un rang qui puisse faire valoir sa passion ? Vous avez d'assez belles qualitez, repartit la Comtesse, pour en esperer de grands avantages ; au nom de Dieu considerez que j'ay deja eu assez de malheurs. Aprés cela elle voulut absolument changer de discours ; & Borselle qui avoit franchi ce pas difficile qui fait tant de peine aux Amans ne s'obstina point à poursuivre la conversation.

Depuis ce jour il redoubla ses assiduïtez & ses soins. Le Duc de Bourgogne qui avoit si bien lié Jacqueline de Baviere n'examinoit guere ses actions ; & à la faveur de cette indulgence, ce nouveau commerce devint bien-tôt assez étroit. Climberge qui s'ennuyoit à Mons dans une condition contrainte, faisoit valoir les moindres ac-

tions de Borſelle. Ouy, Madame, diſoit-elle à ſa Maitreſſe, c'eſt parce que vous n'avez point été veritablement aimée qu'il vous ſera doux de l'être; comme vous le meritez. Le ciel n'a-t-il pas deja pris ſoin de punir vos perfides Maris? le Duc de Brabant eſt mort, celuy de Gloceſter eſt le mepris de l'Europe entiere aſſocié avec une perſonne deshonorée. Il vous venge aux depens de ſa propre gloire. L'amour & la perſeverance de Borſelle perfectionneront cette vengeance. Aimez-vous mieux gemir dans les fers du Duc de Bourgogne que de faire la felicité d'un homme de merite? On vous a fait des loix injuſtes aux quelles vous étes diſpenſée de vous aſſujettir, Quand Borſelle par ſon courage vous aura remiſe dans vôtre pleine

au-

autorité, n'aurez-vous pas des dignitez à partager avec lui qui l'égaleront aux plus grands Princes? Il est d'une naissance considerable, & distingué par ses actions. Cela ne vous doit-il pas suffire? parle, parle, toûjours, interrompit la Comtesse, & condui moi de precipices en precipices, puis que c'est ta destinée & la mienne. Je devrois plus craindre les Amans & les Maris que la mort. Cependant je t'écoute, & je ne sçay même si tu ne me persuades pas. Pourquoy m'as-tu suivie par tout, fille dangereuse? Crois-tu que ta fidelité me soit moins prejudiciable que la perfidie des autres? Quand j'arrivai à Londres, j'étois peu disposée à faire ce que je fis, tu fus cause de mes folies, & tu m'en veux inspirer de plus grandes, &

la fin j'auray plus de sujet de me plaindre de toy que de Vendegre.

Pendant que la Comtesse de Hainaut flotoit dans une mer d'inquietudes, Borselle qui aimoit veritablement, & qui s'apercevoit bien qu'on ne le haïssoit pas, pressa si ardemment son bonheur qu'il en obtint le dernier aveu. Il avoit fait une dépense prodigieuse pour le service de la Princesse : & lors qu'elle manquoit de tout, il trouvoit les moyens de la mettre dans l'opulence. Il prit des mesures secrettes pour rompre celles du Duc de Bourgogne : & il épousa la Comtesse avec tout le mystere que cette affaire importante meritoit. Climberge, Descaillon & deux Amis de Borselle assisterent seuls à cette ceremonie ; mais les nouveaux Epoux ne s'en trouverent

rent pas moins heureux. Il est certain que l'amour de Borselle augmenta au lieu de diminuer. Le temps qui s'écouloit sembloit y donner de nouvelles forces ; mais les choses ne pouvoient pas demeurer en cet état, & Borselle avoit trop de courage pour negliger les interêts d'une personne qui avoit tant fait pour luy. Il falloit s'en éloigner. Cette necessité parut cruelle, & jamais on ne vit une separation plus tendre.

On s'aperceut bien-tôt que Borselle agissoit pour la jeune comtesse de Hainaut. Le Duc de Bourgogne en fut averti, & en même temps de la verité d'un mariage que l'on croyoit bien caché. Comme c'étoit le Prince du monde le plus fier & le plus emporté, ses premiers mouvements furent des

fureurs éclatantes. Cent couriers partirent pour aller faire arrêter Borselle, qui se fiant trop à sa valeur & s'exposant avec des forces mediocres fut pris prisonnier & livré à son ennemy.

Le Duc de Bourgogne asseuré de sa proye se promit une vengeance des plus rigoureuses, & ne parla plus que de faire conclurre promptement le procez de Borselle. Animé jusques à la rage contre la Comtesse de Hainaut qui l'avoit trompé, il fut lui dire fierement le sort qu'on destinoit à son Epoux. Vous n'avez qu'à jetter les yeux sur un cinquiéme mary, luy dit-il, & je vous promets de vous épargner dans peu de jours la peine d'envoyer à Rome pour rompre les illustres nœuds qui vous attachent à Borselle. Un bour-

reau-

reau ſera le Pontife qui vous donnera des licences : & je ne penſe pas que vous puiſſiez me croire aſſez lâche pour laiſſer les offenſes qu'on me fait impunies. Que vous avez honoré ſes maiſons de Baviere & de Bourgogne en mêlant leur ſang avec celuy d'un miſerable ſoldat, qui n'eſt que ce que ma bonté l'a fait, & qui ne ſera bien-tôt plus que le ſpectacle de la populace & la pâture des Corbeaux ! Oſez-vous encore ſoûtenir la clarté du jour, aprés de ſi epouvantables dereglements ? Que le Duc de Brabant étoit ſage en fuyant la ſocieté d'une femme telle que vous ! & que celuy de Glocester a peu manqué en vous preferant une fille perdue d'honneur !

Il en auroit dit davantage, ſi ſa colere luy euſt permis de

parler plus long-temps. La Princesse l'écoutoit avec un trouble douloureux, mais se voyant traitée si indignement, elle ne voulut pas demeurer muette: & regardant le Duc assez fierement, Quoy que vous me parliez en maître, lui dit-elle, vous n'étes pourtant pas le mien: & en abusant de mon impuissance & de mes malheurs, vous ne vous faites pas un grand honneur. Quel droit avez-vous de me priver de mes biens, & de me faire esclave? Oüy, j'ay épousé Borselle, & si quelque chose pouvoit m'ôbliger à m'en repentir, ce seroit les maux que mon interêt luy cause. Noircissez-vous en l'immolant à vôtre ambition. Ce sera combler la mesure de vos injustices, & travailler avec succez à vous rendre detestable. Ouy, ouy, répondit le Prin-

ce emporté, j'en feray l'exemple que je dois à la posterité, & l'on ne verra point un homme tel que luy offenser impunément les premieres maisons du monde. Il sortit de cette maniere, & la Comtesse épouvantée demeura accablée de douleur.

Il n'étoit pas si facile au Duc de Bourgogne de faire mourir Borselle qu'il le vouloit persuader. Ce Seigneur étoit generallement estimé. La Comtesse de Hainaut étoit en âge de se conduire. Il étoit aisé de remarquer que la seule crainte de luy voir des heritiers animoit le Duc à sa ruine: & considerant bien ces raisons, elle en fut moins allarmée.

Le Comte de Meurs fut son agent, & le Duc de Bourgogne promit de laisser la Comtesse & Borselle en repos,

pour-

veu qu'elle luy cedât tous ses droits. Une conjoncture si triste & si pressante l'obligea de consentir à cette dure necessité pour sauver un mary qu'elle aimoit cherement. Elle renonça à ses biens, & l'on vit cette grande & celebre heritiere reduite à une fâcheuse pauvreté.

Borselle sortit de prison. La Princesse le receut avec autant de tendresse que si elle n'avoit rien sacrifié pour son salut. L'amour & la reconnoissance leur firent dire mille choses touchantes & pleines de generosité. Jacqueline de Baviere se crut assez heureuse, puis qu'elle voyoit celuy qui luy faisoit alors aimer la vie en seureté. Le Duc de Bourgogne s'adoucit par l'entremise des amis de la Princesse & de Borselle. Il donna quelques pensions à sa cou-

souffne ; mais c'etoit de petits avantages en comparaison de ceux dont il l'avoit privée. En faveur de l'alliance de tant de Princes, Borselle fut fait Chevalier de la toison. Il aima, ou plustôt il adora toûjours la Princesse à laquelle il fut aussi toûjours extrémement cher. Elle avoit eu des ennuis si longs & si sensibles qu'elle ne traina plus qu'une vie languissante, & mourut cinq ou six années aprés ces derniers traitez avec le Duc de Bourgogne, qui demeura maître paisible & absolu des biens de Jacqueline de Baviere qu'il avoit si ardemment souhaitez.

FIN.

CATALOGUE
DES LIVRES
Nouveaux qui se trouvent chez Paul Marret.

Traité général du Commerce plus ample & plus exact que ceux qui ont paru jusqu'à pesent, deuxiéme Edition corrigée & augmentée par Samuel Ricard. 4

Voyage de Dampier autour du monde 4 tomes.

On donne le 4. separé pour la commodité de ceux qui ont les 3 premiers 12 avec figur.

Les delices d'Italie 3 Tomes 12. figur.

Observations de l'Academie Françoise sur les Remarques de Vaudeles 3 tom

Rémarques sur un vojage d'Italie 12 2 tom.

Methode pour aprendre l'Hist. d'Angletere

Campagne du Roy de Suede 12

Voyage de Canada par le baron de la Hontan avec figures 2. Edition augmentée 2 tom.

Le Criticon de Baltazar Gracian. 12.

Le veritable ami. 12

Relandus de Religion Muhammedica

Le Parfumeur Francois. 12

Les plaisirs Innocens & amoureux de

la

——— la campagne. 12 figur.
Memoires de Ludlow. 2 tom.
——— Le 3. ſous la preſſe.
Memoires de Brantome 9 vol.
——— de Baſſompierre 2 tom.
——— de Neuville. 12
——— de Chavagnac.
——— de d'Artagnan. 3 tom.
Voyage d'Italie par Miſſon 3 tom. fig.
——— de Monconis 4 tom.
——— de Paul Lucas au Levant 2 tom.
——— d'Alep & de Jeruſalem 12 fig.
Hiſtoire de Guillaume 3 par Sanſon 3
——— tom: figur.
Vie de Moliere 12.
Caractere des auteurs. 12
Satires de Perſe par le Noble 8
Hiſtoire des cultes 4
——— avec le ſuplement.
Hiſtore des Juifs par Joſephe 12 tom.
Hiſt. des Conclaves. 12 figur 2 tom.
——— des Empereurs par Tillemon 12 8 tom.
Sermons dei Tillotſon traduit de l'Anglers 8.
Elite de bons Mots. 2 tom. 12.
Voyage des Hollandois pour l'éta-
——— bliſſement de la Compagnie de Hollande 5 tom.
——— les 3 derniers ſeparés pour la commodité de ceux qui ont les prem.

Nou-

de

- - - de la sagesse 8. 2 tom.
Cara eres d'Epictete 12 par l'Abbé de Bellegarde Comte de Soisson 12
Cesar de l'Empereur Julien 4
Cabinet d'Architecture 3 tom 12.
Sermons de Tillotson 8
Nouvelles de Cervantes 12
voyage de Ceylan 12 fig.
De la plus solide devotion par Tiers tom. Recueil Historique 8.
Ecole du Monde par le Noble 6 tom.
Fables de Phedre.
Momoires de Rome par Nodot 12 fig.
Oevures de Moliere 4 tom 12
- - - de Racine 2 tom. 12
- - - de Corneille 12 tom. 12
Remedes de Fouquet 2 tom 12
Maison Reglée 8. figur.
Harmonie Evangelique 4.
Relation de Prusse 8 figur.
- - - de la Cour de Danemarc 12.
Maître Italien de Veneroni
Mille & une nuit 4 tom.
Comtesse de Chataubrian,
Vieussens novum vasorum corporis humani sistema.
Entretiens solitaires dune ame avec son Dieu.
Guide d'Amsterdam 8 fig.
Diversités curieuses 12 tom.

F I N.

